

PER

R-382

e Année

Le numéro: 20 sous

Janvier 1931

CON

REVUE DOMINICAINE



- R. P. M.-A. LAMARCHE, O.P. Les souhaits de la Revue.
Dr Antonio BARBEAU Applications du Freudisme.
R. P. Gonzalve PROULX, O.P. Le miroir symbolique de la religion
japonaise.
R. P. Ange-M. BISSONNETTE, O.P. Au sortir des conférences Gilson.

LE SENS DES FAITS.—Un examen à Bruxelles, par le R. P. Antonin LAMARCHE. — Première séance de l'Académie St-Thomas, par le R. P. M.-A. LAMARCHE. — Discours de présentation, par Mgr PÂQUET. — Dans l'Ordre: Visite du Rme P. Gillet. — Activités du R. P. Chenu, par Fra DOMENICO.

L'ESPRIT DES LIVRES.—Lafortune: *Canadiens en Chine* (H. C.) Fanfani: *De Rosario B. M. Virginis* (L. B.) Sabattis: *The Lure of the City* (A.-M. R.) Rothe: *De l'existence de la propriété* (D. J.) Barrault: *Le grand portail des morts* (T.-M. L.) Mlle Aron: *Un animateur de la jeunesse* (M.-D. C.) De Pully: *L'éducation de la femme.* — Autres publications.

ADMINISTRATION
SAINT - HYACINTHE

REDACTION
MONTREAL (N.-D. de Grâce)

REVUE DOMINICAINE

Publiée mensuellement

Directeur : R. P. M.-A. LAMARCHE, O.P.

ABONNEMENTS (payables d'avance)

Au Canada: \$2.00 — A l'étranger: \$2.25

Avec le "Rosaire pour tous", 25 sous en plus par an.

La Revue Dominicaine publie des articles de vulgarisation touchant les Ecritures, la théologie, l'apologétique ou le droit canon, et même des études de philosophie, de littérature, de sociologie ou d'histoire, pourvu que la religion ou la morale y soit concernée.

La Revue Dominicaine n'a pas de spécialité proprement dite dans le domaine religieux, mais elle accorde une attention particulière aux questions d'apologétique et aux problèmes de société, envisagés surtout au point de vue canadien.

La Revue Dominicaine publie des recensions et diverses chroniques, en s'attachant moins au récit des faits et à l'analyse des ouvrages qu'à leur signification d'ensemble.

La Revue Dominicaine ne sera pas responsable des écrits des collaborateurs étrangers à l'Ordre de Saint-Dominique.

Prière d'adresser les communications littéraires: manuscrits, volumes, etc., au R. P. M.-A. Lamarche, 5375, Avenue Notre-Dame de Grâce, Montréal; et les communications administratives: abonnements, annonces, etc., au R. P. Jean Bacon, Saint-Hyacinthe.

Nous publierons en février:

"Les beaux fruits de la civilisation française",
par le R. P. M.-D. Chenu, O.P.

"La pensée religieuse de l'Inde avant Bouddha",
par le R. P. G. Proulx, O.P.

Tél. Bureau: 463

Résidence: 681-W

H. LETOURNEAU

ENTREPRENEUR PLOMBIER-FERBLANTIER
Posage d'appareils de Chauffage à l'eau chaude, à la vapeur
et réparations générales

265 RUE CASCADES,

ST-HYACINTHE, P.Q.

LA CORDONNERIE J. A. LEMAY

Réparations générales

PRIX RAISONNABLES — SATISFACTION GARANTIE

212 RUE CASCADES,

ST-HYACINTHE, P.Q.

Tél. 525

E. A. GENDRON

PEINTRE-DECORATEUR

Peintures, Huiles, Vernis — Tapisseries, Electricité, Vitres

244 RUE CASCADES,

ST-HYACINTHE, P.Q.

Téléphone 500

LOUIS BOURGEOIS, Limitée

FERRONNERIE EN GROS ET DETAIL

104-110 St-Antoine — 67-61 St-Simon,

St-Hyacinthe, P.Q.

F. Daoust, gérant

Téléphone 59-W

LA COMPAGNIE D'EAU MINERALE

Propriétaire du célèbre PHILUDOR

148 RUE CONCORDE,

ST-HYACINTHE, P.Q.

OSCAR POTHIER

OPTICIEN — BIJOUTIER

Montres Rolex, Waltham Elgin — Bagues fiançailles, jongs mariage

Lunettes de toutes sortes et bien ajustées

M. O. DAVID & CIE Enrg.

MARCHANDS-TAILLEURS

86 St-Simon

ST-HYACINTHE

Habits faits sur commandes à court avis. Fourrures, Chapeaux et Casquettes.

Téléphone Bell 403.

Etablie en 1910

Bureau Principal et fabrique
46-48-50 rue Laframboise.S'IL VOUS PLAÎT ADRESSEZ TOUTE CORRESPONDANCE
A LA COMPAGNIE

La Compagnie d'Orgues Canadiennes, Ltée

Orgues d'Eglise Tubulaires et Electriques. Orgues de Salon (Une spé-
cialité). Souffleries Hydrauliques et Electriques des plus Modernes

ST-HYACINTHE, P. Q.

Téléphone Bell 310

Carrosse No 2

JOSEPH BERTRAND

COCHER

Entrepreneur de Pompes funèbres

No 30 rue Laframboise, ST-HYACINTHE

Services de Louage. Carrosses simples et doubles, pour Mariages, Baptêmes, etc.
Automobile, EXPRESS

Pharmacie L. P. GAUCHER

GROS et DETAIL

223 rue Cascades,

Saint-Hyacinthe

Téléphone 86

Tél. Bureau 95

HECTOR CHARTIER

Commerçant de

BOIS et CHARBON

153 RUE GIROUARD,

ST-HYACINTHE, P.Q.

Tél. Crescent 2734

M. J. ALBERT LaRUE

ARCHITECTE

A.A.P.O.

A.A.P.O.

559 Durocher

Montréal

124 King O., Sherbrooke

E. H. RICHER & FILS
Enrg.

Libraires-Importateurs

ORNEMENTS D'EGLISE

Bureau:

127 Cascades, Saint-Hyacinthe

LAFRANCE & SYLVESTRE

Négociants et Importateurs d'Épiceries
en gros

TEL. BELL 271

120 ST-ANTOINE

ST-HYACINTHE, P.Q.

Tél. Résidence 244W (Le soir) Tél. Résidence 244J Tél. Bureau 419
Maison établie en 1879

A. BLONDIN LIMITÉE

115 Cascades, Saint-Hyacinthe

CELOTEX — BOIS DE CONSTRUCTION

FOURNISSEURS EN GROS

Plomberie, Chauffage et Matériel de Construction, Peinture et Vernis

Téléphone : Bureau 120

Habitation 419

J. O DUPRAS

NEGOCIANT EN

GRAINS, FARINES et GRAINES DE SEMENCE

Dépositaire des célèbres farines à pâtisserie

"Five Roses" et "Jubilé"

29, RUE LAFRAMBOISE

ST-HYACINTHE

HENRI RAYMOND & CIE,

SAINT-HYACINTHE, Qué.

TEL. 259

ASSURANCE-FEU.

Représentant les meilleures compagnies non tarifées

La Revue Dominicaine

Canada \$2.00 par année
Etranger 2.25 " "

Avec le Rosaire, 25 sous en plus.

Prix de l'unité: 20 sous

Le Rosaire pour Tous

Bulletin mensuel publié par les Dominicains de
Saint-Hyacinthe.

Canada—Distribué par zélatrices 25 sous par année
Envoyé par la poste 35 sous " "
Etranger—Par zélatrices 40 sous " "
Envoyé par la poste 50 sous " "

Prix de l'unité: 10 sous

Toute personne ayant recruté 10 abonnements nouveaux à la
Revue Dominicaine recevra le onzième gratis.

Deux messes sont dites chaque semaine aux intentions des
Zélateurs, des abonnés, de la Revue Dominicaine et du Rosaire
pour tous.

Nous donnons de jolies PRIMES, aux Religieux, aux
Prêtres, aux laïques Zélateurs qui nous envoient des abonnés,
à l'une ou l'autre Revue.

Toute personne qui nous enverra pour \$40.00 d'abonne-
ments, aura droit à une affiliation perpétuelle, pour elle-même,
ou pour une personne qu'elle nous indiquera, à l'Oeuvre du
noviciat des Dominicains de Canada.



*La Banque Provinciale du Canada
remercie tous ses clients et amis du pa-
tronage qu'elle en a reçu durant l'année
écoulée et les prie d'agréer ses meilleurs
voeux pour celle qui commence.*

LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

Tél. Lancaster 1907

6

*Nous nous ferons un plaisir de fournir
des estimés pour vos travaux d'impression.
Notre motto: Promptitude et satisfaction.*

6

ADJ. MENARD

987 St-Laurent, Montréal

J. D. DESROSIERS

MARCHAND DE

Chaussures, Claques, Valises, Etc.

Téléphone Bell 401 143 RUE CASCADES, ST-HYACINTHE

DESMARAIS & ROBITAILLE Limitée

Marchands d'ornements d'église et d'articles religieux

70 ouest, rue Notre-Dame, MONTREAL

121 rue Rideau, OTTAWA 145 rue Church, TORONTO

Notre maison d'Ottawa peut expédier des vins pour fins sacramentelles dans toutes les parties de la puissance du Canada.

ULRIC BOILEAU LIMITÉE

ENTREPRENEURS GENERAUX

4869 rue Garnier, MONTREAL

Tél. 27

Rés. 891

C. J. HUBERT

GRAINS ET FARINES

100 RUE ST-ANTOINE

St-Hyacinthe

PHARMACIE ST-HYACINTHE

— PLACE DU MARCHÉ —

165 RUE CASCADES

Drogues et médecines de première qualité. — Spécialité : **LES PRESCRIPTIONS**. — Articles de toilette. — Bonbons, Parfums, etc. — Seul endroit où l'on peut se procurer les fameux remèdes "REXALL". — Nos articles de caoutchouc sont reconnus supérieurs. AGENCES : Articles de photographie, le Kodak EASTMAN.

J.-H.-E. BRODEUR, Propriétaire.

Dentiers, Ponts, Obturations
de tous genresOuvrage de première classe
seulement**RAYONS X****Dr J.-A. Ernest Daigle, B. C. D.****CHIRURGIEN-DENTISTE**

Membre de l'Unité Sanitaire des Comtés de St-Hyacinthe et Rouville

Spécialité: Chirurgie Buccale, Extraction
Dentiers le même jour sur engagement

Prix raisonnables

Satisfaction garantie

Ouvert de 9 h. A. M. à 9 h. P. M.

119 Bourdages**ST-HYACINTHE, P.Q.****Tél. 357****CHAPEAUX ROMAINS**

Feutre, Soie, Peluche, Cachemire, Paille

Catalogue envoyé gratuitement
sur demande**CHAS DESJARDINS & CIE**
LIMITÉE

1170, rue Saint-Denis,

MONTREAL

**THES
EPICES****CAFES
GELEES****CACAO
ESSENCES**Nos 37 années d'expérience sont une
garantie pour vous.**J. A. SIMARD & CIE.**

5-7 rue St-Paul Est, Montréal

MONTREAL et NEW-YORK

Tél. Main 0103



UNE VIE NOUVELLE

*Une vie de Sécurité et de Progrès
est assurée aux Canadiens-français*

Qui reconnaissent la nécessité de l'épargne;

Qui donnent leur coopération à leurs institutions, dignes de leur confiance;

Qui retiennent chez eux et au bénéfice de leurs propres oeuvres leurs capitaux.

**UN MOYEN SIMPLE, FACILE DE PRATIQUER
L'ECONOMIE PROFITABLE ET NATIONALE**

C'est une police dans

La Société des Artisans Canadiens-Français

Assurance mutuelle, Vie, Accident, Maladie, Invalidité.

La plus forte Société française d'Amérique. Assure les hommes, les femmes et les enfants, depuis \$100.00 jusqu'à \$10,000.00, d'après les systèmes les plus modernes.

Assurance en vigueur :	Bénéfices payés :	Fonds accumulés :
\$53,000,000.00	\$16,000,000.00	\$12,000,000.00

SIEGE SOCIAL : MONTREAL

*Accueil, Renseignements
et Publicité :*

924, rue Saint-Denis

*Secrétariat, Administration
et Bureau médical :*

930, rue Saint-Denis

Revue Dominicaine

Publiée mensuellement

XXXVII ANNEE -- TROISIEME PERIODE

1931



SAINT-HYACINTHE
Couvent des Dominicains

IMPRIMATUR:

FABIEN-ZOËL

Evêque de Saint-Hyacinthe

Superiorum permissu

LES SOUHAITS DE LA REVUE

Nous disons sans cesse à pareille époque : bonne et heureuse année, et l'usage ne s'en perdra pas. Pourtant, comme le remarque un écrivain subtil, "on ne s'explique bien les choses, et le bonheur même, que lorsqu'on a quitté le point de vue du bonheur."

Cela signifie sans doute que le bonheur n'étant qu'une résultante, il faut avant tout regarder à la source et se placer au point de vue du devoir. Le bonheur en jaillira-t-il ensuite ? Chose certaine, il ne peut jaillir que de là.

Nous souhaitons à tous nos collaborateurs, abonnés et propagandistes, une année de fidélité au devoir.

La Revue aura à cœur de se montrer fidèle au sien. Le programme de ces organes d'enseignement paraît s'élargir en chaque pays. On comprend qu'il n'est pas d'activité proprement humaine, pas une science, pas un art, pas un mouvement social qui ne soit susceptible d'imprégnation catholique ou du moins d'être jugé et mesuré à l'aune catholique. C'est ainsi que La Vie Intellectuelle — une revue que l'on aperçoit constamment sur le bureau du Pape — fournit jusqu'à la rubrique du Théâtre.

Sur un plan inférieur, il y a bien quinze ans que nous envisageons cette formule, en présentant chaque mois autre chose encore que des thèses de manuel : questions controversées du jour, études et comptes rendus littéraires, informations variées, de nature à satisfaire les groupes si diversement cultivés qui composent notre public.

L'appui moral du dehors, et surtout l'encouragement dans cette voie ne nous a pas manqué.

A la session inaugurale de l'Académie canadienne St-Thomas d'Aquin, son distingué président, dans un discours que nous reproduisons ici même, voulut souligner l'opportunité et la valeur des articles concernant l'eugénique, la culture physique, l'extension de la loi de divorce.

Que chaque lecteur veuille bien y joindre l'appui matériel, indispensable pour remplir cette année notre devoir, sans l'inquiétude de l'année qui suivra. Il lui suffirait d'exécuter un geste d'une simplicité étonnante, et pourtant des plus efficaces, suffisant à la rigueur à stabiliser l'entreprise : le recrutement d'un nouvel abonné.

Car nous appartenons à une époque de communication par excellence : époque filmée et irradiée de toutes manières; où rien ne vit sans propagande : pas même la Propagation de la Foi.

M.-A. LAMARCHE, O.P.



Applications de la psychanalyse et métapsychologie freudienne

Grâce à la toujours bienveillante hospitalité du R. P. Lamarche, nous avons eu récemment l'honneur d'exposer aux lecteurs de la Revue Dominicaine, la genèse du freudisme.¹ Nous n'y avons fait qu'effleurer, quitte à y revenir aujourd'hui, une question extrêmement intéressante pour le moraliste et le psychologue. Il s'agit de la métapsychologie de Freud et des applications de la Psychanalyse. On en parle beaucoup; qu'en sait-on la plupart du temps? Nous aurons tôt ou tard l'occasion d'écrire ce qu'il faut penser de la science et de la philosophie du maître de Vienne. Le présent travail n'a qu'un but: dire les développements ultimes et les conclusions générales de sa pensée.

On concevait assez mal une philosophie qui n'expliquerait qu'une part de l'immense activité de l'être humain, qu'une parcelle de sa pensée, de ses croyances, de ses sentiments. Aussi, après s'être longuement édifié, le Freudisme a-t-il débordé les cadres de ses horizons premiers. L'art, la littérature, le comportement individuel et social, la religion, la pré-histoire, la mythologie, le folklore, la pédagogie, et que sais-je, ont attiré son attention. Tous les domaines de l'effort humain sont en train d'être ainsi revisés au moyen de la technique psychanalytique. Fidèle à notre principe de ne suivre que Freud, nous négligerons l'apport de ses élèves orthodoxes ou dissidents dans cet envol philosophico-scienti-

1.—Les origines de la Pensée freudienne. Revue dominicaine, mai-juin 1930.

fique. Signalons cependant tous les résultats possibles, plus ou moins heureux mais toujours originaux, que cette nouvelle façon d'envisager les problèmes est susceptible de fournir.

Une autre ligne de préambule. Notre bibliographie faite, nous avons d'abord songé à procéder dans les applications de la psychanalyse comme pour les actes manqués, les rêves,² les psychonévroses.³ Analyse minutieuse autant que possible des phénomènes et des hypothèses immédiates suggérées par eux. Cela nous eût conduit bien loin en donnant probablement à notre travail des proportions exagérées. Sans nous fournir d'ailleurs des données vraiment nouvelles. Nous nous contenterons donc de résumer les résultats auxquels ces études ont abouti dans les domaines de l'art, de la littérature, des mots d'esprit, de la vie sociale, de la religion, de la psychologie des foules, domaines dans lesquels s'est exercée la sagacité de Freud. Après quoi nous dirons ses conceptions métapsychologiques, hypothèses générales englobant les autres. Notre exposé en reçoit ses divisions logiques : premièrement, applications de la psychanalyse; deuxièmement, métapsychologie freudienne.

Applications de la Psychanalyse

L'origine des applications de la psychanalyse par Freud repose dans la considération minutieuse du complexe d'Œdipe.⁴ Il en reconnut l'ubiquité et l'importance

2.—Au pays du rêve; Le Rêve selon Freud. Revue trimestrielle, juin, sept. 1930.

3.—La psychanalyse des névroses et des psychoses. Analyse et synthèse. R. T., sous presse.

4.—Complexes d'Œdipe. En général, amour plus marqué du garçon pour la mère, de la fille pour le père. Et haines contraires.

en tant que loi psychologique. Ce n'est pas la fatalité, ni l'oracle qui ont amené dans le drame de Sophocle Œdipe au meurtre de son père, à l'inceste avec sa mère. En lui se trouvaient les instigations criminelles, inconscientes qui, à son insu ont provoqué ces actes. De lui comme des autres hommes, on peut dire que souvent l'Inconscient a motivé leurs réalisations. N'en irait-il pas de même dans la genèse des autres œuvres d'art et littéraires ? Ernest Jones a retrouvé l'action du complexe d'Œdipe dans Hamlet. Otto Rank a fait la même découverte dans les œuvres d'un grand nombre de poètes et de dramaturges. Sous ce rapport de l'art et de la littérature, Freud n'a réalisé à notre connaissance que deux analyses. La première a trait au tableau de Ste Anne de Léonard de Vinci⁵ et repose sur un souvenir d'enfance du grand peintre. La seconde a porté sur une petite nouvelle de Gensen, intitulée Gravida. Les conclusions générales que Freud a cru pouvoir tirer de ces deux études sont les suivantes : Le domaine de l'imagination se crée au moment où, en face du principe de plaisir qui règle toute notre activité psychique et instinctive, se dresse le principe de réalité qui s'oppose à certaines satisfactions immédiates réclamées. Il y a une sorte de torsion de soi-même vers l'intérieur et considération des événements qui s'y déroulent. Ainsi fait le névropathe. L'artiste, le poète, n'en diffèrent que dans la possibilité qui est leur de reprendre contact avec la réalité dans l'intervalle et de faire bénéficier les autres du plaisir que comporte la considération des fantaisies imaginatives. Le rôle du psychanalyste dans l'analyse

5.—S. Freud : Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci. Traduit de l'allemand par Marie Bonaparte. Les documents bleus, No 32. Un volume, Gallimard édit.; Paris, 1927.

des œuvres d'art, ne consiste pas à expliquer la nature des dons artistiques ou à révéler les moyens employés, mais à mettre en lumière les aspirations instinctives, sourdes et inconscientes qui ont engendré l'œuvre.

Les mots d'esprit présentent avec les rêves d'étranges analogies.⁶ Les moyens techniques employés dans l'un et l'autre cas sont les mêmes : condensation, déplacement, représentations par le contraire, par le détail, etc. L'essence du mot d'esprit réside dans l'emploi de ces moyens techniques et dans la levée d'un refoulement, causant un plaisir à l'auditeur.

Freud a peu insisté sur ces deux premières applications de la psychanalyse, arts-littérature et mots d'esprit. A cause de leur portée et de leur importance, il s'est beaucoup plus intéressé aux problèmes de l'origine de la vie sociale, de la religion et de la psychologie des foules. Ses observations ont été colligées dans deux volumes dont nous allons à vol d'oiseau indiquer la substance. "Totem et Tabou"⁷ se rapporte à la genèse de la vie sociale et de la religion. "Psychologie collective et analyse du Moi" a trait à la psychologie des foules.⁸

Dès 1907, Freud avait remarqué certaines concordances entre les névroses obsessionnelles et les rites religieux. Il en était venu à concevoir les névroses d'obsession comme une religion privée défigurée et la religion comme une névrose obsessionnelle universelle. En 1912, Jung signalait les rapport existant entre les

6.—Freud : Esprit comique et ses rapports avec l'Inconscient, Denticke, 1905-1912.

7.—Freud : Totem et Tabou. Interprétation par la Psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs; trad. par Jankelevitch. Un vol., 221 pages, Payot. 1924.

8.—Freud : Psychologie collective et analyse du Moi. Un volume, 115 pages, Payot, éditeur, Paris 1924.

néo productions mentales des névrosés et celles des peuples primitifs. Analogie de la religion avec les névroses, analogie de celles-ci avec les manifestations primitives : points de départ dans l'étude de la vie sociale première et de l'origine des religions.

Les "Tabous" sont les formes primaires des restrictions morales. Ils reposent fondamentalement sur la crainte de l'inceste. Celle-ci est encore plus grande chez le primitif que chez le civilisé et contre elle s'affirme toute une kyrielle de mesures préventives. Ces Tabous sont à corréler à l'ambivalence des sentiments que nous avons appris à connaître au cours des névroses et des rêves. Quand à la magie, en vogue dès les débuts de l'humanité, elle s'explique par la conception animiste du monde, d'où dérive la toute puissance de la pensée.

"Le Totem" au sens général, est un "animal comestible, inoffensif ou dangereux et redouté, plus rarement une plante ou une force matérielle (pluie, eau, etc.), qui se trouve dans un rapport particulier avec l'ensemble du groupe." ("Totem et Tabou", Page 11.) Tous les peuples, même les plus civilisés de nos jours, ont à leur origine possédé un Totem;⁹ tous ont passé par le stade dit le Totémisme. Le Totem, c'est encore l'ancêtre, le protecteur, le bienfaiteur. A périodes fixes, on donne un banquet en son honneur. A ce banquet, on mange son emblème, son effigie, son propre corps. Les individus composant un groupe totémique sont soumis à certaines lois prohibitives. Il ne faut pas tuer le Totem;

9.—C'est évidemment Freud qui parle. La question du Totémisme est loin d'être résolue. Le serait-elle, qu'elle n'autoriserait pas des généralisations de la nature de celles exposées ici même. Lire au sujet du Totémisme l'excellente mise au point du R. P.-A. Lemonyer, O.P. : *Le totémisme* (La Vie intellectuelle, octobre 1929, pages 80 et seq.).

on n'a pas le droit de se servir sexuellement d'aucune femme appartenant au clan totémique. N'avons-nous pas là un rapprochement avec les prohibitions relatives au complexe d'Œdipe : Ne pas se débarrasser du père : Ne pas prendre la mère pour femme. Rappelons-nous d'autre part la conception de Darwin. Selon lui, les hommes auraient primitivement vécu en bandes. Chaque bande était sous la direction d'un mâle unique, jaloux, gardant pour lui toutes les femmes, chassant les prétendants dangereux, parmi lesquels ses propres fils, les tuant souvent.

Les fils chassés s'associent les uns aux autres. Ils reviennent, s'attaquent à leur père, le dévorent. Ils détruisent ainsi leur ennemi et leur idéal. Plus de chef. Qui lui succèdera ? Une lutte fratricide est insuffisante pour régler définitivement le conflit. Il doit donc y avoir entente. Elle s'accomplit sur les bases suivantes : Plus de meurtres comme précédemment. Chaque homme du clan renonce à toutes les femmes relevant du même Totem. L'Exogamie est née. Un repas totémique se répétant à périodes fixes, rappelle l'acte monstrueux de naguère et tend à apaiser le sentiment de culpabilité qui en découlait. Sans en apporter plus de preuves, Freud croit que l'organisation sociale s'est ainsi constituée. Il voit aussi dans cette situation primitive le point de départ des religions et des restrictions morales. La religion dérive donc en dernière analyse du complexe paternel, ambivalent. Au cours de l'évolution de ce concept, le père deviendra le modèle de Dieu. Robertson Smith et Fraser, poussant à limite ces conclusions, et les appliquant au fondement psychologique du Christianisme vont jusqu'à voir dans la communion du reste du repas totémique.

Dans sa "Psychologie collective et Analyse du Moi", Freud essaye d'élucider les différences existant entre la psychologie individuelle et collective, en d'autres mots, la dualité de comportement d'une personne considérée isolément et comme faisant partie d'une collectivité. Mêlé à la foule, le sujet perd son individualité. Il n'obéit plus qu'à l'appel des instincts. Il n'est plus totalement le même. Il s'identifie avec un chef apparent ou fictif. Cette identification avec le chef se reflète dans son attitude à l'égard des autres membres du groupe. Et ces phénomènes de psychologie collective se manifestent au mieux dans deux foules artificielles, l'Eglise Catholique et l'Armée.

Il existe une certaine ressemblance entre les états amoureux, hypnotique, névrotique et grégaire. Les mêmes mécanismes, plus ou moins accentués, selon le cas, jouent toujours. C'est le sujet qui s'extériorise dans ses actes sociaux comme dans ses actes individuels.

Métapsychologie

La psychologie classique n'offrant pas, selon lui, de cadres où faire entrer ses constats, Freud a fini par se constituer une psychologie générale personnelle. Nous en donnons maintenant les grandes lignes de façon synthétique et quelques peu dogmatique. Elle n'est cependant pas un système irrévocablement achevé. Elle reste sujette à modifications, Telle quelle, elle précise des faits que nous connaissons déjà et sur lesquels elle s'est lentement édifiée. La psychanalyse, philosophie neuve, souffre encore de sa jeunesse.

Elle a la prétention d'expliquer ce que les psychologies antérieures n'auraient pas compris. Par l'étude

des maladies et des rêves et se fondant sur le principe d'identité et de continuité de la vie psychique, elle conclut au normal. Elle conçoit une structure de l'appareil psychique au sein de laquelle un contenu spécial est en ébullition. Peu importe le matériel dont cet appareil est fabriqué. En d'autres termes, l'essence des choses ne nous intéressera pas pour le moment;¹⁰ mais leur situation dans l'espace.

L'appareil psychique, servant à accomplir les fonctions de l'âme, réalise une sorte d'instrument, constitué par l'ajustage de parties nombreuses, auxquelles nous donnons le nom d' "instances". Chacune de ces instances a sa fonction propre. Elles présentent entre elles un rapport spatial constant : "en avant ou en arrière", "superficiel ou profond".

L'homme reçoit des excitations qui lui viennent de l'extérieur d'une part et pour l'autre de l'intérieur. Il manifeste en plus des actions motrices. Entre ces excitations et ces actions motrices existe sans doute quelque chose servant d'intermédiaire entre les deux et que nous appellons le "Moi". Outre ce territoire du Moi, il en est un autre plus vaste, le Soi. Le premier recouvre le second. C'en est la couche extrême, l'écorce. Partie la plus superficielle du psychisme, contiguë à la réalité, modifiée par elle. Le Soi est plus profond et constitue le psychisme le plus influent.

Pourquoi cette distinction ? C'est que des règles différentes président dans le Moi et dans le Soi. Tout comme en temps de guerre, les lois ne sont pas les mêmes au front et à l'arrière. Les moyens et buts diffèrent

10.—Curieuse façon d'envisager un problème psychologique. Le point de départ de la philosophie freudienne est pour le moins sujet à caution.

dans le Moi et le Soi. Dans le Moi, il y a organisation tendant à la synthèse, à l'unité, alors que dans le Soi, c'est l'incohérence, le décousu, l'indépendance absolue des aspirations les unes vis-à-vis des autres.

Ce Soi, interne: mais comment la psychologie classique ne l'a-t-elle donc pas découvert? Parce qu'elle a établi, prétend Freud, l'équation nécessaire et aprioriste. Psychique égale Conscient. Cependant, nous ne percevons rien des états préparatoires de notre pensée, bien que l'on ne puisse dénier à ces processus leur caractère psychique.¹¹ Il arrive qu'on les perçoive. Plus souvent, non. La petite ou la grande part d'attention qu'on leur accorde ne saurait suffire à les cataloguer conscients ou inconscients. Et d'ailleurs, l'hypnotisme démontre l'existence de ces processus inconscients.

On a bien parlé du sub-conscient. Freud se refuse à admettre ce terme. Nous ne savons jamais — ceux qui en font usage le savent-ils eux-mêmes? — si le mot sub-conscient doit être pris au sens topique ou qualitatif. Au surplus, Conscient n'équivaut pas au Moi, ni Inconscient au Soi. Evidemment tout ce qui se passe dans le Soi est Inconscient et demeure tel. Seuls, mais pas tous, mais pas nécessairement, mais pas toujours, les processus évoluant dans le Moi peuvent devenir conscients. Pour expliquer comment un processus psychique a accès à la conscience, il faut se rappeler que le Moi est la couche périphérique du Soi. A la surface la plus externe du Moi existe une instance dont l'excitation exclusive fait naître la conscience. L'excitation vient tantôt de l'extérieur par les organes sensoriels, tantôt du dedans par

11.—Un thomiste a tôt fait de découvrir ici le sophisme freudien.

la perception des sensations du Soi et des processus en cours dans le Moi.

Toutes ces données décrivent la structure statique de l'appareil psychique. Mais les forces, mais les instances qui la composent agissent. Elles sont actives, elles sont en mouvement.

D'où viennent ces forces ? Elles sont engendrées par les organes du corps dont elles expriment les grands besoins.¹² Elles se résument dans le couple dont parlait Schiller, "Faim-Amour". Ce sont des instincts, des pulsions, des "triebe" comme les appelle Freud. Le Soi en est rempli. Elles fournissent toute l'énergie directe du Soi, et indirecte de l'intérieur du Moi. Ils veulent, ces instincts, satisfaction. Les besoins cherchent à s'éteindre. La tension du désir tombant, la conscience en éprouve un plaisir; la tension croissant, le déplaisir naît. Tout l'appareil psychique est réglé par ces sensations plaisir-déplaisir.

Les aspirations du Soi exigent des satisfactions brutales, rapides, qui nécessitent, l'expérience le démontre, la collaboration du monde extérieur. Le Moi, partie périphérique du Soi, par suite en rapport avec le monde extérieur d'une part, avec le soi d'autre part, cherche des moyens. Il veut contenter tout le monde et son père. Il observe l'extérieur afin d'y découvrir l'occasion de satisfaire sans danger les désirs du Soi. Dans l'intervalle, il tient celui-ci en bride, il temporise, et parfois, en face de

12.—Freud se rapproche en cette affirmation des matérialistes dynamistes. Pour ceux-ci en effet, "sensibilité, intelligence, sentiment, tous les phénomènes vitaux sont dus à l'activité et aux forces dont les corps sont doués; aussi l'âme est-elle pour eux une combinaison de fonctions, qui résultent non seulement de l'organisme, mais encore des forces physiques. (Farges et Barbedette, Psychologie, p. 165.)

l'impossible, il force le Soi à modifier ses buts, ou à les abandonner contre dédommagement. Au principe primordial du plaisir, il oppose le principe de réalité, poursuivant le même but que le premier, mais devant se plier aux circonstances extérieures. Le Moi, dans certaines occasions peut même forcer le monde extérieur à se mouler à la satisfaction des désirs.

Le Soi, plus fort, se laisse néanmoins commander ainsi par le Moi, lorsqu'il s'agit d'un individu normal. Il n'existe pas d'hostilité naturelle entre les deux. Ils font partie d'un même tout. Mais cette soumission du Soi au Moi n'est pas constante. Elle a lieu lorsque le Moi a subi un certain degré de développement. Ontogénétiquement, le Moi est plus tardif que le Soi. C'est un produit de l'éducation au sens large. L'enfant très jeune veut sans plus satisfaire ses instincts. Son Soi est exigeant, d'autant plus qu'il ne connaît pas les obstacles extérieurs. Un jour ou l'autre il s'y butte. Plus tard, dans des circonstances analogues, il prendra peur, il connaîtra l'affect d'angoisse. Il fuira devant le danger jusqu'à l'heure où plus fort, il le bravera, le surmontera.

Le Moi ne reste pas inactif dans ce conflit. C'est un peu l'ami commun à deux antagonistes et qui doit prendre parti. Ses sympathies vont au monde extérieur. Il feint d'ignorer les desideratas du Soi. Il refoule l'aspiration instinctive. Il fuit devant elle comme devant un danger extérieur. Le danger extérieur semble être paré. Au lieu de modifier le principe de plaisir, comme c'est son devoir, il lui obéit pleinement. Il en sera puni. Du fait du refoulement, de la négligence à l'égard des aspirations instinctives qui demandaient satisfaction, il perd toute emprise sur elles. Son domaine se rétrécit d'autant. Elles iront à l'aveuglette, ces aspirations instinctives, in-

influençables dorénavant. Elles s'accolent à d'autres produits inconscients. Le désir insatisfait cherche à se dédommager en créant des rejetons, dont la ressemblance avec les parents est bien vague. Ces rejetons, ce sont les symptômes. Le trouble nerveux résulte donc de la soustraction d'une partie du Soi à la synthèse du Moi, à cause du refoulement impropre d'une aspiration instinctive insatisfaisable, laquelle, en fin de compte a produit les rejetons-symptômes. Fondamentalement le conflit s'est produit entre le Soi et le Monde extérieur. Le Moi, en vertu de son essence a pris parti pour le monde extérieur. Il a voulu solutionner la discorde par un moyen insuffisant, le Refoulement. Le Moi était faible, puisque les refoulements importants ont surtout lieu dans la première enfance. Et cette faiblesse est cause de tout le mal.

Mais le Moi, au lieu de prendre parti pour le monde extérieur n'aurait-il pas pu se ranger du côté du Soi, se détournant de la Réalité ? N'aurions-nous pas là l'essence d'une maladie mentale ? Peut-être, au fait, le Moi demeurant inflexible, saisissons-nous, selon son comportement variable à l'égard de la Réalité et du Soi, la différence fondamentale entre une névrose et une psychose. En toute occurrence, le but de la thérapeutique psychanalytique est de rechercher les refoulements anciens, de reposer les problèmes de jadis devant un "Moi" plus fort et moins enclin à prendre la fuite en face des conflits. Nous y arrivons en établissant la généalogie des rejetons nés naguère, et qui sont représentés par les symptômes, les rêves et les associations d'apparence libres du malade. Celui-ci offre des résistances à nos efforts. Apprenons-lui à les vaincre, ces résistances. Ce sera un exercice de volonté pour son "Moi". Il en aura besoin quand s'engagera la lutte définitive contre le refoulé.

Toutes ces données psychologiques nouvelles, portant sur la psychologie profonde ou psychologie de l'Inconscient sont essentielles à qui veut traiter de psychanalyse.¹³

Ouvrons une parenthèse maintenant et demandons-nous en quoi consiste le contenu de la vie psychique. Nous en avons déjà causé, il s'agit de la sexualité. Ce n'est pas un postulat dans la doctrine freudienne, mais le résultat d'études comparatives portant sur la mythologie, les légendes et surtout sur l'observation directe des enfants et la psychanalyse des adultes. Qu'on le veuille ou non, on est toujours ramené au problème de la sexualité. Il ne s'agit pas là de grivoiserie, mais d'une question scientifique, devant être traitée comme telle.¹⁴ C'est un préjugé de croire que la sexualité naît à la puberté. La fonction sexuelle de l'enfant, différente de celle de l'adulte, subit une longue évolution, est susceptible de fixation et de régression. En tenant compte de ces faits, nous expliquerons facilement la genèse des perversions et des inversions. L'évolution sexuelle infantile se fait au cours des cinq premières années. Puis, vient une période de latence où apparaissent les

13.—Nous aurons prochainement l'occasion en publiant notre critique du freudisme, de faire un parallèle entre les "instances" freudiennes et les facultés thomistes. A la lumière de celles-ci, nous porterons jugement sur celles-là. Nous montrerons aussi à quoi correspondent pour nous les phénomènes groupés par Freud sous les étiquettes *Moi, Soi, Surmoi*, etc. Nous ne manquerons pas non plus d'établir ce qui se niche vraiment à l'étiquette *Inconscient et subconscient*. En attendant, on peut consulter sur ce dernier problème : G. Dwelsauwers, *Traité de Psychologie*, Paris 1928; G. Dwelsauwers, *L'Inconscient*. Un vol. de Bibliothèque de Philosophie scientifique de G. Lebon; enfin G. Michelet: *Revue du clergé français*, année 1906, (1 déc.) 1907, (25 janv. et 15 nov.) 1908, (p. 25, 47).

14.—C'est ce que nous nous efforcerons de faire bientôt. Nous croyons que Freud a bien mis l'accent sur certains phénomènes de la vie psychique infantile. En tant que doctrine, sa théorie de la sexualité ne vaut pas cher...

réactions du "Moi", la pudeur, le dégoût, la pitié, la moralité. Elles serviront plus tard à endiguer les poussées sexuelles et déjà concourent à l'éducation civilisatrice. De toute façon, les perturbations de cette période de latence conditionnent la Névrose.

Les efforts de la période de latence contre le complexe d'Œdipe peuvent engendrer une névrose infantile, importante et préparant le terrain à la névrose adulte ultérieure. Certains événements influencent la vie sexuelle de l'enfant. Traumatismes affectifs portant sur l'observation de l'union sexuelle d'adultes, expériences personnelles avec d'autres, etc. Et la satisfaction habituelle de cette première période de la vie est l'onanisme. Veut-on brider cet onanisme : alors, on ouvre la porte à la névrose. Le laisse-t-on évoluer, les fixations peuvent se déterminer. On tombe invariablement de Charybde en Scylla.

On a beau, connaissant la structure de l'esprit et son contenu, avoir réussi à rendre l'Inconscient conscient, la tâche n'est pas finie. Le malade lui-même, malgré ses affirmations ne veut pas guérir. C'est qu'il tire un bénéfice de sa maladie. Il est possible pour certains mobiles de forcer le Moi à en prendre connaissance. Certains toutefois, plus profonds, sont plus rebelles à l'extériorisation. Pour en connaître la nature, nous devons édifier un autre étage à notre théorie.

Entre le Moi et le Soi, les faits nous forcent à admettre une autre instance, "le Surmoi". Il participe à la haute organisation psychologique du "Moi" et est en rapport très intime avec le Soi. Il résulte des premières amours, du complexe d'Œdipe abandonné. C'est le dépositaire des phénomènes rangés sous la rubrique Conscience morale. Il doit s'être ainsi développé qu'il

soit devenu impersonnel. En d'autres termes, pour que se réalise l'état de santé, le Moi doit être d'accord autant avec le "Surmoi" qu'avec le "Soi". Si le Surmoi est resté personnel, il peut traiter durement le Moi, lequel accepte alors la maladie comme une autopunition.

Au total, nous appelons Résistances les forces qui s'opposent à la guérison de la maladie : bénéfice retiré de l'état morbide, sentiment inconscient de culpabilité dû à un Surmoi imparfaitement évolué, peur qu'a le Moi du Refoulé de jadis, etc. La valeur, la longueur de la psychanalyse est fonction de la force, de la qualité des résistances et de leur suppression. A quoi s'ajoute le quotient personnel du psychanalyste, plus ou moins habile à saisir et à vaincre les résistances, plus ou moins apte à manier la reviviscence terminale de la névrose infantile qui s'accomplit dans le Transfert.

Telles sont donc en définitive les grandes lignes de la psychologie Freudienne. Un "Soi, un Surmoi, un Moi". Une instance supplémentaire près du Moi et qui est la Conscience. Le contenu de cet appareil psychique est constitué par deux ordres de forces, émanés tous deux de l'énergie corporelle, la Faim et l'Amour.

Tout ceci exige des précisions que Freud nous fournit dans une série de publications ultimes : "Au-delà du principe du plaisir", "Le Moi et le Soi", "Considération sur les Instincts", etc., que la maison Payot a récemment réunies (1929) sous le titre : *Essais de Psychanalyse*, par S. Freud.

Essais de spéculations métapsychologiques, à partir des données fournies par la psychanalyse, marquées au coin d'une puissance analytique et synthétique peu commune. Mais, il faut l'avouer, d'une lecture extrêmement difficile, même pour les initiés.

Il n'est pas de notre ressort d'entrer aujourd'hui dans ce labyrinthe. Retenons seulement que, surdéterminant le principe du plaisir, plus fondamental encore que lui, Freud a trouvé, de par l'étude des jeux d'enfants et l'observation des rêves au cours des névroses traumatiques, un autre principe, dit principe de répétition.

*

* *

Le lecteur, que la patience a conduit jusqu'à la fin de cet exposé, s'est déjà rendu compte de combien les conclusions de Freud dépassent ses prémisses. Et encore si ces prémisses étaient certaines. Freud a voulu créer une philosophie basée sur la science. Nous avons démontré ailleurs¹⁵ : nous y reviendrons tôt ou tard, que son système n'est ni scientifique ni philosophique.

Observation incomplète, expérimentation entachée de parti pris, généralisation à outrance sur des bases extrêmement fragiles : tout cela caractérise la doctrine freudienne. Freud ignore les domaines et les limites de la psychologie expérimentale et de la psychologie rationnelle. Que dis-je, il ignore en fait jusqu'à l'existence de cette dernière.

La sagesse et la logique conquises par l'effort du passé, il les oublie. Les résultats probants et impartiaux obtenus par des chercheurs étrangers à sa doctrine, il les néglige systématiquement pour le plus grand nombre. L'avenir lui rendra sa monnaie. Plus tard, bien plus tard, quand les passions se seront calmées, quand la mode aura passé, on ne verra plus dans la science et la philo-

15.—Les bases de la psychanalyse. Thèse D.Ph., Université de Montréal, mars 1930.

sophie freudiennes qu'un vague système perdu au sein de l'immense courant matérialiste contemporain.

Mais c'est déjà beaucoup qu'on puisse le ranger au nombre des *working hypotheses*, des hypothèses qui font travailler !

Antonio BARBEAU.



Le miroir symbolique de la religion japonaise

Un temple bouddhiste et un temple shinto se ressemblent beaucoup moins qu'une église catholique et une église protestante. Tous deux s'élèvent sur les sites les plus pittoresques, ordinairement sur une colline plantée d'arbres de haute futaie. Et toujours une magnifique avenue de pins ou de cèdres y conduit. Toujours encore cette avenue s'ouvre par une porte monumentale, sorte d'arche triomphale, dans le genre des pylônes d'Égypte, c'est le *TORIS*. Le Bouddhisme aurait fait ici un emprunt au Shintoïsme pour mieux se faire accepter du peuple, mais il n'est pas allé plus loin dans le sacrifice pour l'aménagement de son temple.

Le temple bouddhiste est un lieu d'assemblée et de prière, d'où la nécessité de vastes espaces. L'intérieur du grand temple bouddhiste de Kyoto, l'ancienne capitale du Japon, donne l'impression de la mosquée de Cordoue par ses enfilades de grosses colonnes, et par ses longues séries de *tatamis*. Le temple shinto au contraire est avant tout l'habitation d'un dieu, pas besoin d'une grande place. D'autant moins que ce dieu n'est pas figuré

par des statues, comme le Bouddha l'est si bien et si richement dans ses temples. De ce point de vue on peut dire que le temple bouddhiste est rempli de statues, tandis que le temple shinto ne contient qu'un miroir.

Opi, rien qu'un miroir, richement enchâssé et voilé de fines soies. Aux jours de fête les portes à glissières sont poussées, les voiles sacrés s'ouvrent, et l'on aperçoit le miroir symbolique, reproduction du miroir prototype, celui qui a une histoire, . . . et une histoire qui remonte jusque dans la nuit des temps.

Les livres qui permettent de remonter ainsi dans la nuit des temps s'appellent les *Kojiki*, livres des choses anciennes, parus en l'an 712 (ap. J.-C.) et copieusement commentés en quarante-quatre volumes par un philologue japonais du XVIIe siècle du nom de Motoori. C'est de cette source, paraît-il, que A. Humbert a tiré ses renseignements sur la mythologie japonaise.¹

Allons donc en toute confiance, puisqu'il n'y a rien de grave pour la foi ni les mœurs, et voici le résumé de la cosmologie shintoïste qui nous conduit au fameux miroir.

“Au commencement était le chaos sous la forme d'une masse liquide et trouble où tous les éléments étaient mêlés et confus. Trois dieux apparurent d'abord dans l'espace infini. Les parties les plus subtiles formèrent le ciel, et les autres la terre. Après ces trois dieux principaux, nommés *Ame-no-minaka-noushi* . . . en vinrent deux autres, nommés . . .

“Ce sont là les cinq divinités qui forment un groupe à part et dont les sphères supérieures sont le séjour habituel. D'autres firent ensuite leur apparition sur la

1.—Le Japon, A. Humbert, ministre plénipotentiaire de la confédération suisse, Paris 1900, p. 36 et suiv.

terre. Parmi ces divinités terrestres, le seul couple intéressant, vu le rôle qu'on lui fait jouer, c'est celui d'*Izanagni* et de sa compagne *Izanami*.

"Izanagni produisit un monde qui lui parut tellement agréable qu'il décida Izanami à l'habiter avec lui : c'était le Japon. Le couple divin ne se lassait pas d'admirer les beautés de ce merveilleux pays où leur naquit une charmante famille. Une pensée vint cependant assombrir le front des heureux parents : celle de la mort inévitable de ces enfants nés sur la terre. Ils se demandèrent un instant s'ils ne feraient pas mieux, dans l'impuissance où ils étaient d'empêcher ce malheur, de renoncer eux-mêmes à l'immortalité pour descendre avec eux dans la tombe.

"Soit qu'ils fussent incapables d'abdiquer ce privilège de l'immortalité, ou que leur amour de la vie emportât sur celui de leurs enfants, ils se résolurent à continuer leur existence, mais afin de n'avoir pas la douleur d'assister à la fin d'êtres si chers, ils jugèrent préférable de retourner à leur demeure éthérée. Toutefois Izanagni ne voulut pas les quitter sans leur donner un gage de son affection. Il les réunit près de lui et leur parla de la félicité terrestre à laquelle seule ils pouvaient prétendre, en vivant conformément aux rites Shinto, c'est-à-dire, à *la voix des dieux*. Il leur faudrait, pour cela, imiter autant que possible leur mère et reproduire ses traits divins. Pour leur faciliter la tâche, il leur légua le disque d'argent qui si souvent avait reflété son image. En comparant dans ce miroir leur visage avec le visage maternel, ils verront ce qu'ils leur manque, et ils travailleront à combler les lacunes ; ils effaceront les stigmates dont leur visage pourra être flétri par le vice, et les remplaceront par les empreintes de la vertu.

“Cela dit, Izanagni et Izanami prirent congé de leur jeune famille et remontèrent au ciel, en leur laissant le fameux miroir qui devint dès lors un talisman d'un prix inestimable. Un temple fut élevé sur l'endroit des adieux, pour conserver la relique.”

Maintenant comment ce divin miroir est-il devenu la propriété de la famille impériale ? A cause de la parenté entre le premier ancêtre des Mikado et leurs frères et sœurs du ciel.

Reprenons la mythologie du Japon. Le fameux couple divin, Izanagni et Izanami, qui se décida à habiter la belle terre du Japon et qui le regretta ensuite, engendra sur la terre des enfants sujets à la mort, ceux qui naquirent au ciel semblent en avoir été exempts. Parmi ces derniers on compte le dieu de l'océan, celui de la lune et surtout la fameuse déesse du soleil, *Amaterassu*. D'autre part la famille impériale actuellement régnante descend de Djimmou-Tenno, l'un des fils terrestres d'Izanagni. Et ce fut, paraît-il, *Amaterassu*, sœur de Djimmou-Tenno qui aurait remis le miroir sacré à ce premier Mikado, en lui promettant que sa dynastie durerait autant que le ciel et la terre.

Cette dynastie du soleil qui a pour emblème la fleur de chrysanthème à seize pétales dont la forme rappelle celle de l'astre, régnerait sans interruption depuis plus de 25 siècles. C'est en qualité de dieu que, depuis la fin du XIIe siècle de notre ère, le shogoun qui y trouvait son compte tenait le Mikado enfermé dans son palais, comme au fond d'un sanctuaire, en ne lui laissant prendre aucune part aux affaires publiques, son rôle se bornant à entretenir les *Kamis*, à leur parler pour les conjurer de veiller toujours sur le pays.

Et voilà donc que, d'après la tradition, le palais impérial posséderait bel et bien le miroir d'*Izanami*.

*
* *

Et maintenant que ces données de la préhistoire aient encore une influence profonde sur le peuple, c'est incontestable. Laofcadio Hearn ² d'accord avec Okakura Kakuzo ³ explique par ce principe l'unité constante du peuple japonais, et encore le grand fait de la restauration du pouvoir impérial au siècle dernier. De son côté, Genki Kato ⁴ déduit de ce même principe que le Shintoïsme est essentiellement une religion nationale et particulariste, comme l'était le pur judaïsme au temps des prophètes.

L'influence des vieilles traditions, quelle puissance dans l'âme d'un peuple ! surtout quand ces traditions font de ce peuple une famille privilégiée et tendrement aimée des dieux.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que le Japon instruit ne distingue pas entre la légende et l'histoire. Peut-être pas aussi soigneusement que ne le font Langlois et Seignobos, mais d'une façon bien suffisante, car dans le "*Japan year book*", publication officielle du gouvernement, nous pouvons lire une esquisse de l'histoire du Japon ainsi divisée : 1° Période mythologique, 2° période légendaire, 3° période historique.

Cette dernière période a commencé avec l'introduction du Bouddhisme. Depuis ce moment, est-il écrit, nous sommes sur le terrain ferme de l'histoire.

2.—Laofcadio Hearn, *Le Japon* (trad., Paris, 1922).

3.—Okakura Kakuzo, *Les Idéaux de l'Orient*, Paris, 1917.

4.—Genki Kato, *The Religion of Japanese nation*, Tokyo, 1923.

Mais pour revenir, en un dernier mot, à la légende du miroir sacré, il est certain qu'il a inspiré les plus beaux contes des vieux parents aux petits enfants, et qu'il inspire encore une profonde piété aux bonnes âmes qui vont visiter les temples aux jours de fêtes. L'on regarde encore attentivement dans le miroir sacré pour voir si son âme ressemble assez à celle de la mère divine *Izanami*.

Père Gonzalve PROULX, O.P.

Missionnaire.

Sendai, Japon.



Au sortir des conférences Gilson...

... nous nous sentons quelque peu dans l'état d'âme qu'éprouve un voyageur en quittant une ville où il a admiré chef-d'œuvre sur chef-d'œuvre. Saturée de beauté, l'âme ne sait plus s'exprimer.

En réalité, dire que, M. Gilson nous a fait visiter la cité augustinienne, c'est une pure allégorie. Pure fiction aussi que d'ajouter que nous avons exploré à sa suite son Sanctuaire (l'âme d'Augustin), son Institut Métaphysique (doctrine de la mémoire) et son immortel Monument Historique (la Cité de Dieu). Cependant nous faisons nôtres cette allégorie et cette fiction, car elles nous aident à rendre notre idée.

Disons immédiatement que cette visite de la cité augustinienne eut un caractère tout spécial. Ce fut un véritable pèlerinage intellectuel sous la présidence d'hon-

neur de Mgr Guillaume Forbes, archevêque d'Ottawa et sous la clairvoyante et pieuse direction de M. Gilson. Il nous a dit, en effet, au début de sa première conférence "qu'en ce quinze-centième anniversaire de S. Augustin, comme un ouvrier itinérant du Moyen Age, il essaiera en étudiant avec nous "la pensée de S. Augustin" de sculpter un buste à sa mémoire."

Médiévisite partout reconnu comme un maître, historien-philosophe d'une psychologie perspicace et solide, d'un esprit droit et pondéré, le directeur de ce pèlerinage était bien qualifié pour venir parler d'augustinisme à un auditoire thomiste. Personne ne s'y trompe, c'était présenter à l'admiration d'ouvriers spécialisés en gothique, une cité romane exprimant par ses lignes courbes et ses coupes majestueuses, la perfection idéale de la beauté artistique. Augustinisme et thomisme sont, en effet, deux systèmes bien différents, aboutissant tous les deux à la Vérité mais en suivant une toute autre méthode. Tandis que S. Thomas procède par "ordre linéaire", S. Augustin évolue dans un "ordre circulaire", c'est-à-dire qu'il nous fait tourner autour d'un centre (Dieu), et nous montre ce point central sous des aspects divers. Voilà une particularité de méthode qui devait rendre les conférences plus difficiles à suivre. Et de fait, paraît-il, au sortir de la salle certaine auditrice "avoue n'avoir pas saisi entièrement le système augustinien tel que présenté par l'éminent conférencier".¹ Toutefois, M. Gilson a su si bien tout illuminer de sa brillante intelligence, il a si parfaitement fait l'analyse psychologique de l'âme d'Augustin qu'il devint assez facile ensuite de le suivre dans "l'itinéraire de l'âme de Dieu." Surtout si au préalable,

1.—Cf. "Autour des Conférences de M. le Prof. E. Gilson", Mlle Berthe Delisle, Le Droit, Ottawa, 29 octobre 1930.

comme M. Arthur Lemont "la lecture de l'"Introduction à l'étude de S. Augustin" nous faisait convoiter d'entendre l'écrivain." 2

* *

*

Le conférencier fut introduit par le distingué Recteur de l'Université d'Ottawa, le T. R. P. Gilles Marchand, O.M.I. En quelques mots, le T. R. Père a parfaitement démontré "que le rôle de celui qui doit présenter M. le Professeur Etienne Gilson à un auditoire de la capitale est devenu chose facile."

Dans sa 1ère conférence, M. Gilson a simplement raconté la conversion d'Augustin, à sa manière toutefois. En effet, M. Gilson a une manière à lui et la preuve, c'est que toujours son point de vue nous surprend. Qu'Augustin se soit éloigné de Dieu et intellectuellement et moralement; qu'il soit ensuite revenu à ce Dieu intellectuellement d'abord et moralement ensuite c'est ce que chacun de nous sait; que pour connaître cette conversion, il faille lire "Les Confessions", c'est élémentaire; qu'au principe de la conversion d'Augustin se trouve l'humilité comme base totale, c'est encore admis de tous. M. Gilson ne nous a rien dit de plus et il nous l'a dit en se souvenant du vers de Boileau :

"La simplicité plaît sans étude et sans art".

Et pourtant, il a envisagé tout cela à sa façon, il a tout agencé à sa manière, en conformité avec la vérité historique sans doute, mais si bien selon la *méthode*

2.—"En écoutant M. Etienne Gilson", Le Droit, 25 oct. 1930.

Gilson qu'il a d'emblée pris son très nombreux auditoire, groupé dans la salle académique de l'Université d'Ottawa.

Augustin, catéchumène, non baptisé, peu instruit de la religion, d'une moralité perdue — voilà le contre; par ailleurs, naturellement porté de toute l'impétuosité de son caractère vers la conquête de la Vérité, et de plus, convaincu (grâce à l'influence des prières de sainte Monique) que seul le Christ conduit à la Vérité — voilà le pour, et tel est l'homme que nous allons suivre dans le récit de son retour à Dieu. Sa première découverte, en lisant un dialogue de Cicéron "l'Hortensius", fut que la plus grande conquête c'est la Sagesse. Convaincu que le Christ le conduira à la Sagesse, il ouvre la Bible et se met à lire la Genèse. Deux obstacles l'arrêtent et lui font refermer les Ecritures. Il était lui-même versé dans la Rhétorique et il venait de lire Cicéron, prince de l'éloquence latine; vous pouvez penser alors à l'impression qu'il ressentit en lisant le latin biblique! D'un autre côté, il s'applique à l'interprétation littérale de chaque verset. Aussi le récit du Paradis terrestre lui semble enfantin et il décide de chercher ailleurs la Sagesse. C'est le point de départ de tous ses errements.

Il ne rêve plus que d'arriver par lui-même, par sa propre raison, à la conquête de la Vérité. Il abandonne la religion de sa mère et passe successivement du Manichéisme, où il se sent bientôt pris dans un cercle vicieux, au scepticisme, d'où son bon sens le retire pour le jeter petit à petit, à mesure qu'il se convaincra "qu'on peut croire avant de comprendre", dans les bras du Christ, au sein de son Eglise. Et alors, nous n'avons pas encore un saint Augustin, mais un chrétien ne comprenant rien de spirituel parce que demeuré sous le joug de la chair. Il arrivera cependant à l'Unique Vérité, à la Sublime

Chasteté, grâce à la philosophie de Plotin qui lui enseigne à se dégager du sensible; grâce aussi à l'exemple de vies vertueuses telles que celles d'Ambroise, évêque de Milan et d'Antoine, ermite du désert; grâce surtout au secours surnaturel que Dieu lui donne et qu'Il lui signifie par une voix d'enfant qu'Augustin entend : "Prends et lis". Il saisit alors la Bible, l'ouvre au hasard et lit ce passage de S. Paul : "Revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ne suivez pas la convoitise de la chair." (Rom. XIII, 14). Augustin comprend par là que pour arriver à la Vérité, pour pratiquer la Chasteté, il faut passer par le Christ. Il comprend que l'homme n'est pas bon tout seul, que tout seul il ne peut pas trouver la Vérité et il s'écrie : "Tu voulais me montrer, Seigneur, que tu résistes aux superbes et que tu donnes ta grâce aux humbles." Voilà, Augustin est converti, son évolution est complète. Il table maintenant sur l'humanité, une humilité qui est un abaissement, mais un abaissement devant Dieu; une humilité qui origine d'un sentiment d'insuffisance mais d'insuffisance en face de Dieu; une faiblesse qui n'est pas une chute mais qui se transforme en grandeur. L'humilité d'Augustin c'est le premier pas d'une longue montée sur un chemin qui conduit au sommet de la béatitude.

*

* *

Comment S. Augustin a-t-il su exprimer en idées, la marche de sa conversion ? Telle est l'énoncé de la deuxième conférence de M. Gilson qu'il avait intitulée : "S. Augustin et la Métaphysique". Nous voilà en plein augustinisme puisque nous nous demandons maintenant : "quelle interprétation personnelle, Augustin philosophe,

a-t-il su donner de son expérience ?” M. Gilson propose comme centre de la pensée philosophique de S. Augustin “sa doctrine de la mémoire”.

Augustin réfléchissant à ce qui lui était arrivé lorsqu’il était loin de Dieu s’aperçoit que la réalité spirituelle lui échappait. Comment cela se peut-il faire ? Ne sommes-nous pas nous-mêmes réalité spirituelle ? Notre âme n’est-elle pas immatérielle ? Pourquoi ne connaîtrait-elle pas la réalité spirituelle ? C’est, dit Augustin, que nous nous sommes oubliés. L’âme, à force de percevoir des sensations, s’est comme incrustée de matériel ; car l’âme augustinienne se conçoit comme un pilote au milieu de son navire, avec cette particularité toutefois qu’il suffit de placer ce pilote au milieu des matériaux pour que le navire s’organise autour de lui. L’âme augustinienne est bien plus transcendante au corps que l’âme thomiste. Le corps est une chose qui ne peut pas s’accomplir sans elle, car sa fonction même est d’être animatrice du corps. Sans elle, le corps ne peut rien faire. Si donc je perçois des sensations ce sera l’âme elle-même qui les percevra et en les percevant elle agira sur elle-même ; pour les fabriquer elle donnera quelque chose de sa substance, elle s’usera et se dépensera, si bien qu’en se retournant sur elle-même elle se dira : “je suis corps” parce qu’elle se trouvera toute encombrée de sensations. L’âme ainsi matérialisée ne se connaît plus, elle s’est oubliée, et cependant elle perçoit, et d’une perception non sensible mais mentale. Déjà dans la sensation il y a un acte de pensée. Il y a donc dans l’âme autre chose que la sensation. Par derrière la sensation quelque chose explique la perception. A l’audition des mots “Deus creator omnium” si j’ai la perception d’un vers, si au lieu de dire : “voilà 3 mots composés de syllabes sonores”,

je dis : "voilà un vers", c'est qu'au-delà des sensations sonores quelque chose en moi est entré en activité pour conserver, composer et unir ces sensations, et ce quelque chose c'est la mémoire. Par conséquent si on passe de la sensation à la perception par l'âme il faut faire intervenir la mémoire.

Mais comment de cette position de la mémoire Augustin va-t-il remonter jusqu'à l'existence de Dieu ?

La mémoire, ce n'est certainement pas un élément matériel. Et puisque l'âme augustiniennne est le tout du composé humain, ce sera dans elle que sera la mémoire et donc Augustin vient de découvrir en son âme matérialisée un premier élément de spiritualité. La mémoire lui permet, en effet, puisqu'elle est "la lumière des intervalles de durée", de contempler une succession d'instantanés qui sans elle se seraient évanouis dans le temps. Cette contemplation est simplement la perception et la perception est quelque chose de spirituel. Mais si l'âme en quête d'elle-même s'aperçoit que par-delà la "croûte de sensations" qui l'enveloppe il y a en elle un élément spirituel, c'est donc que tout en se cherchant elle est poussée par le "souvenir latent" de sa propre nature spirituelle. Et donc cela voudrait prouver qu'un souvenir oublié puisse encore subsister et avoir une influence. Quand, par exemple, je cherche un mot, il s'en présente quantité à ma pensée et toujours je dis : "pas celui-là", jusqu'à ce qu'enfin se présente le bon, celui que je désirais. Comment se fait-il donc que ne pouvant pas trouver le mot que je voulais, j'aie cependant su que ceux qui me venaient n'étaient pas "celui-là". C'est que ce mot était à la fois oublié et présent. Oublié car ma pensée ne pouvait pas le trouver, et présent puisqu'elle rejetait les autres comme non conformes. Ainsi il y a au fond de l'âme des espèces latentes, espèces latentes

conformes à la réalité, donc nécessaires, immuables, infaillibles, attributs qui ne se retrouvent que dans la vérité, vérité qui est plus profondément en nous-même que l'âme elle-même et qui ne peut être que la Vérité, c'est-à-dire le Verbe présent à l'âme comme le Maître qui l'instruit et la lumière qui l'éclaire. Voilà l'existence de Dieu prouvée, voilà un trône élevé à la divinité à l'intérieur même de l'âme, voilà Augustin converti. La démonstration de la spiritualité de l'âme l'a conduit à la preuve de l'existence de Dieu.

*
* *

Dans sa troisième conférence, M. Gilson nous a démontré que cette philosophie de S. Augustin prend son sens plein non pas dans la vérité individuelle, mais dans la vérité sociale qui s'étudie dans l'Histoire, d'où le titre de la conférence : "Saint Augustin et l'histoire."

L'effort vers la Vérité engendre la société, car cette recherche du vrai ne se fait pas par un individu. Nous sommes précédés, aidés et suivis par d'autres hommes qui cherchent aussi la Vérité, objet de la béatitude, "gaudium de veritate". Si donc plusieurs hommes sont réunis et qu'ils tendent vers un même Bien de tout le poids de leurs volontés, du même amour de tous pour ce Bien sera engendré une société. Mais ces hommes ainsi réunis pour la poursuite et la jouissance d'un bien, même s'ils possèdent ce bien, n'en pourront cependant pas jouir sans la paix, sans cette paix qui trouve son fondement dans l'ordre. Or l'ordre consiste en ce qu'il y a pour chaque chose une place. Ainsi dans les divers degrés de l'univers, dans la société, dans l'individu, dans la famille, dans la cité, dans les peuples, il y aura dé-

sordre si nous mettons au-dessus ce qui devrait être au-dessous, tandis qu'il y aura de l'ordre si chaque chose est hiérarchiquement à sa place et cet ordre s'épanouira dans la paix.

Mais existe-t-il un peuple parfait où règnent l'ordre et la paix ? Passant de la sociologie à l'histoire, Augustin dit "oui" et il propose sa "Cité de Dieu".

Se souvenant de sa première expérience et de la nécessité de l'humilité, S. Augustin pose d'abord qu'il faut partir de la Révélation, parce qu'elle nous fait connaître le commencement et la fin des choses, elle nous apprend la création d'Adam et nous permet de suivre au cours de l'histoire la construction de cette cité céleste fin dernière de la création, et la construction de cette cité selon l'ordination de la Providence. C'est là tout ce que signifie l'histoire, ce qui confère à chaque peuple sa raison d'être, lui assigne son rôle et en éclaire le destin. S. Augustin venait de créer la Philosophie de l'Histoire, et, fait digne de remarque, il base son étude sur les Ecritures, sans lesquelles nous n'aurions que des fragments d'histoire puisque seule la Révélation dévoile l'origine et la fin cachées de l'univers.

C'est dans son "De Civitate Dei" que S. Augustin expose sa philosophie de l'histoire. Au commencement, dit-il, Dieu crée "les anges"; véritable société dont les membres sont unis par un amour commun pour le même bien. Mais voilà que presque aussitôt, il y a des membres de cette société qui se veulent et qui s'aiment plutôt que de vouloir et d'aimer Dieu, d'où dissolution de la société angélique. Ils forment maintenant deux peuples.

Dieu crée ensuite "l'homme" et bientôt, l'homme tombe à son tour, il se préfère à Dieu et là aussi il se forme deux peuples, deux sociétés; d'un côté ceux qui

restent fidèles et unis en Dieu par la grâce et par l'amour qu'ils portent au Bien, d'un autre côté ceux qui sont unis par l'amour qu'ils portent aux biens matériels et en définitive à eux-mêmes. Et dès ce moment, dit Augustin, "deux amours ont fait deux cités : la cité de Dieu et la cité terrestre."

Font partie de la cité terrestre, tous ceux qui se préfèrent eux-mêmes à Dieu, ceux qui subvertissent l'ordre, ceux qui troublent la paix, ceux qui veulent jouir des biens terrestres pour eux-mêmes. Pour S. Augustin, la personnification de cette cité, c'est l'Empire Romain parce que dans cet empire on tendait bien plus à la prospérité terrestre qu'à l'amour de Dieu et à l'établissement de son règne.

Dans la cité de Dieu, au contraire, qu'on la prenne dans son sens absolu, ensemble des élus, passés, présents et futurs; ou dans son sens relatif, l'Eglise par laquelle se recrutent les membres de la cité de Dieu, les individus préfèrent Dieu à eux-mêmes et ils sont unis entre eux par le lien de l'amour divin.

Quel est donc alors dans l'histoire le rapport de ces deux cités ? Pour un membre de la cité de Dieu qui vit ici-bas un problème se pose. Etant composé d'un corps qui a besoin d'alimentation, d'un esprit qui demande à être instruit, il faut qu'il fasse partie d'une société, d'un état terrestre. D'autre part dans tout état terrestre, il y a des membres de la "société terrestre" par opposition à la "cité céleste". Et ainsi on a cette situation étrange. Dans un même peuple, dans un même état, dans une même cité, il y a des individus radicalement différents : il y a ceux pour qui les actions d'ici-bas sont le tout, et ceux pour qui elles ne sont qu'un moyen. Ainsi il faut bien reconnaître que les deux cités, qui, par définition

s'excluent, peuvent tout au moins coexister et former une manière de vivre qui permette à la cité de Dieu de se développer. Pour cela vivant sur la terre tous les hommes n'ont qu'à y vivre chrétiennement.

Il y a, en effet, au-dessus de toutes les sociétés qui passent une Société qui demeure et qui recueille dans son sein des hommes de tout temps, de toute race, de tous pays. Cette société par conséquent est d'un ordre tout à fait étranger à celui de nationalité, elle ne se compose pas par juxtaposition de nations. Elle est spirituelle, fondée en esprit, parce que fondée en vérité. Le lien qui unit ses membres, c'est l'adhésion de l'esprit à une même vérité, c'est l'adhésion du cœur à un même bien. Et puis, société parfaite, elle est instauratrice d'ordre, de l'ordre définitif qui place Dieu en haut, en deçà l'âme, qui lui est soumise et au-dessous de l'âme, le corps. Enfin, instauratrice d'ordre, cette société fait régner la paix.

C'est donc une conception surhumaine, au-dessus même de la Philosophie puisqu'elle est basée sur la Révélation. Elle dépasse totalement le plan humain.

Cette conception de S. Augustin a-t-elle eu une influence, a-t-elle exercé une action dans l'histoire ? Au VIII^e siècle, Charlemagne se fait lire la Cité de Dieu durant ses repas et il y puise l'idée de réaliser une société où règneraient parfaitement l'ordre et la paix. A sa mort, le Saint Empire s'écroule, mais Grégoire VII reprend l'idée. S. Thomas essaiera au XIII^e siècle, après avoir lu la Cité de Dieu, de donner une définition de la société qui puisse embrasser les deux cités. Aussi, à force d'efforts, on en vient à avoir réellement cette société parfaite dans le haut Moyen-Age; les pouvoirs civils et religieux sont unis, les peuples ne sont pas bornés par le cadre de la nationalité, le Christianisme règne

partout et la chrétienté est un peuple immense dont la constitution comme peuple est l'amour de Dieu.

Cette chrétienté, elle ne règne plus partout. Son grand ennemi est le nationalisme, non pas celui qui nous fait aimer notre nation et notre patrie, mais celui qui se fait une fin de l'amour et de la prospérité de la patrie. Cet effort des peuples pour se vouloir eux-mêmes, c'est là ce qui a détruit la chrétienté.

Il faudrait donc revenir à la vraie société qui est le règne du christianisme. Chacun de nous y a sa part à faire, chacun doit tendre à refaire de la chrétienté, chaque peuple doit chasser de sa pensée cette espèce de séparatisme qui consiste à se poser à part, chacun doit essayer dans l'éducation et l'instruction de rééduquer ce sentiment de chrétienté afin que luise l'aurore de la chrétienté sociale, assemblage des chrétiens de toute race, de tout pays. Réaliser une société terrestre parfaite, où règneraient l'unité, l'ordre et la paix, n'est-ce pas un peu le rêve de la Société des Nations ? Et si jamais ce rêve se réalise, l'influence de S. Augustin y aura été pour quelque chose, soit en tant qu'initiateur, soit comme soutien par ses prières auprès de Dieu.

*

* *

Nous voilà au terme de notre pèlerinage, M. Gilson salué. Les applaudissements lui disent que chacun est content de la façon dont il s'est acquitté de son rôle de guide dans cette visite de la cité spirituelle augustiniennne. Ce n'est pas assez. Le R. P. Limpens, professeur de théologie dogmatique au Scolasticat des Pères de la Compagnie de Marie, vient exprimer au nom de

tous, en des paroles chaudes de sincérité, les sentiments de gratitude dont ses précieuses conférences nous rendaient redevables envers M. Gilson.

Ange-M. BISSONNETTE, O.P.

— * —

Le sens des faits

Un examen à l'École de service social de Bruxelles

Les écoles de service social de Belgique ont pour but de former une élite qui demain éduquera la classe ouvrière et la dirigera.

Aujourd'hui plus que jamais, l'absence de sens social dans la vie pratique est un mal réel. Tous en sont atteints : les gros comme les petits. Les plus chauds humanistes exaltent les bienfaits de la justice sociale, célèbrent l'amour qui se donne et qui ferait de la société un paradis. Le rêve est beau, l'épopée superbe, mais le chantre s'endort dans les intervalles ou les pauses (sans calembour) de son chant. Le monde avance toujours l'enfant sort de l'école, devient ouvrier d'usine, atteint ses vingt et un ans. L'heure de jouer son petit rôle sonne. Autour de lui, ceux qui pourraient le rendre heureux ne le regardent pas. Chacun s'arrache les biens matériels toujours limités. En vue d'en posséder la plus grosse part, on déploie toute son adresse.

L'enseignement primaire, si bon soit-il, est certainement insuffisant pour permettre à l'ouvrier d'agir conformément à la justice et à la charité surtout en

matière économique. Le bandeau de l'égoïsme est une des nombreuses suites du péché originel. Tous le portent : les uns en souffrent, les autres en jouissent. Comment éclairer de tels aveugles ! C'est à l'élite de s'imposer, d'instruire le peuple. Mais d'abord l'élite doit être formée à cette mission.

“Il faut apprendre à l'élite à se rendre compte de l'organisation de la société et de sa complexité, du grand nombre de facteurs d'où dépendent la prospérité industrielle et le bien-être de la classe ouvrière, de l'interdépendance de multiples intérêts, de la solidarité des classes sociales, de la législation sociale dont elle aura à faciliter l'exécution...”¹

Former des auxiliaires sociaux bien préparés à la grandeur de leur mission, tel est le but des Ecoles de service social.

Les huit écoles de ce genre qui existent en Belgique et qui ont contribué manifestement à améliorer la situation des ouvriers tout en respectant les droits des Patrons sont libres, excepté celle de Bruxelles qui est officielle et neutre.

Après trois années d'études théoriques et pratiques selon le programme officiel, une thèse à base d'observation doit être présentée en conformité avec la spécialisation choisie par l'élève. A ce programme, le directeur de chaque école peut ajouter des cours de religion, d'apologétique ou autres, selon ses vues.

Ce qui est le plus caractéristique, le plus original, c'est cette liberté qui est laissée à chaque école — quoique subventionnée par l'Etat — de résoudre les

1.—Rutten : Manuel d'études et d'action sociales, p. 126.

questions sociales selon ses principes et ses convictions, en s'inspirant de son idéal propre.

*

* *

Le 7 juillet dernier, avaient lieu les examens à l'Ecole centrale de Bruxelles. Un de mes frères en Saint Dominique, le R. P. Van Gestel, après avoir suivi durant trois ans le programme officiel à l'Ecole sociale de Louvain, dirigée par le Père Perquy, O.P., se présentait devant le jury où figuraient M. Maus, directeur général au Ministère de la Justice, trois délégués nommés par lui et de nombreux professeurs des diverses écoles, en vue d'obtenir le diplôme d'auxiliaire social conféré par l'Etat.

Il est rarement donné à un Canadien de coudoyer des "libéraux" et des socialistes et d'échanger avec eux des saluts et des poignées de mains. Avant d'entrer dans cette salle, je me demandais quelle serait l'attitude de ces prétendus réformateurs de la société? Bien des fois, je les avais rencontrés sur la rue sans même m'en douter. Leur idiosyncrasie ne transpirait pas. Je les connaissais cependant un peu par d'innombrables écrits si nuancés que je doutais de leur fidélité envers leur Maître.

Aujourd'hui je les aperçois dans un jury dont ils forment certainement la grosse majorité. Une dame s'y trouve aussi, bien plantée au coin de la table. Elle est heureuse de jouer son rôle avec ses frères marxistes. Légèrement vêtue d'une toilette verte, dans ses grands yeux attentifs se devine une âme vaillante et sincère. Parfois, elle semble poser des questions fort sérieuses à

l'oreille de son voisin de droite, un franc libéral. Ce dernier répond par une parole brève ou un geste évasif.

A l'autre extrémité de la table se tient un jeune socialiste à qui ses yeux noirs, presque immobiles derrière des lunettes aux contours dorés, donnent un air sévère et convaincu. De fait, il "objectera" avec beaucoup d'intelligence et d'à propos. Au centre, la sympathique personne de M. Maus, président, ayant à ses côtés les autres juges par lui choisis.

Le nombre des spectateurs est relativement restreint : au plus une dizaine d'hommes et une quarantaine de femmes. Pourquoi ces dernières si nombreuses ? Sans doute, pour soutenir de leur appui moral leurs consœurs qui défilent tour à tour devant le jury avec l'espoir de décrocher de beaux lauriers.

Aux premières interrogations, les réponses sont nerveuses et imprécises. De subites rougeurs viennent chasser la pâleur du début provoquée par l'angoisse de l'attente. De fois à autre, un geste de détresse, quelques sourires indulgents ; et l'on discute durant trois quarts d'heure. Après l'épreuve de chaque candidat, tout le monde sort et l'on vote.

Enfin se présente mon frère en Saint Dominique que désignait pour la fin l'ordre alphabétique, mais que l'ordre des mérites devait bientôt placer au premier rang.

C'était la première fois qu'un prêtre se présentait pour obtenir ce diplôme, avec en plus l'heureuse fortune d'être interrogé par un libéral et un socialiste.

D'un sang-froid presque déconcertant, son attitude contrastait avec celle de ses devanciers. La thèse qu'il avait présentée s'intitulait : *Fédération générale des patrons chrétiens en pays flamand*. Nul n'était mieux qualifié pour montrer la structure et la vie de cette

organisation, puisqu'il en est le directeur. On lui demande d'abord des explications, des précisions. Puis on attaque le caractère confessionnel de l'organisation. La défense parut si solide que le révérend Père fut le seul, à la fin de cette journée, à décrocher le "summa cum laude".

*

* *

De ce curieux événement, rattaché à d'autres faits de fraîche date, quelques intéressantes considérations se dégagent. Tout d'abord, il y avait stupeur légère dans cette salle où la présence de religieux semblait détonner. Quelques-uns interrogeaient : Vous êtes jésuites ? Le mot semblait avoir à leur yeux un sens générique englobant tous les Ordres religieux ou Congrégations. Le costume n'ajoutait qu'une différence individuelle correspondant, sans doute à un grade ou à une fonction quelconque. Evidemment, ces messieurs n'avaient jamais fait d'enquêtes sur la nature et l'organisation des diverses Communautés religieuses.

On raconte cependant que quelques-uns sont déjà allés chez les Trappistes pour voir parfaitement vécu le rêve de leur vie. Et le Père Abbé de répondre à leurs témoignages d'admiration : vous n'avez qu'à vous faire trappiste !

Aujourd'hui l'étonnement était de voir des prêtres s'occuper effectivement — non plus comme conseillers moraux — d'organisation sociale. La chose leur semblait incompatible avec le caractère sacerdotal. L'Eglise ayant beaucoup tardé à s'emparer des mouvements syndicaux, on avait cru, sans doute, que c'était en dehors de

son champ d'action. Heureusement qu'en ces dernières années une phalange d'apôtres s'est levée, et il faudrait être aveugle pour ne point voir l'orgente nécessité d'un pareil mouvement.

Une autre constatation bien agréable, c'est l'intérêt que prennent nos adversaires à l'action catholique. Ils y sentent vraiment la manifestation d'une force qui se déploie et dont ils suivent l'évolution. En juillet dernier, les élèves de l'Ecole socialiste de Bruxelles ne sont-ils pas venus ici, à Louvain, visiter l'Ecole catholique du P. Perquy, s'informer de son programme d'études et de ses activités. On m'assure qu'ils ont été frappés et même édifiés de la culture générale de leurs compatriotes catholiques et de leur claire vision de tous les problèmes économiques actuels. Il fallait entendre le directeur de l'Ecole recommander à ses visiteurs avec l'aplomb qu'on lui connaît, "de ne jamais pécher contre la lumière".

Si le fossé entre socialistes et catholiques n'est pas encore comblé, les relations sont parfois bienveillantes. Quoique Marx ait encore de fervents disciples, un bon nombre, surtout parmi les jeunes, l'abandonnent quelque peu, ou tentent de le compléter. Qu'on lise l'ouvrage de M. de Mun, et l'on verra qu' "Au-delà du Marxisme", il y a une âme que ce grand initiateur a oublié d'évoquer ou de façonner, laissant sans doute la tâche à ses successeurs.

Cette âme palpite sous la terminologie de la théologie catholique et n'est-ce pas une satisfaction que de voir nos adversaires s'emparer de nos expressions consacrées pour idéaliser leur doctrine et la vivifier ? Tout récemment, M. Vandervelde, après avoir poussé l'illogicité jusqu'à recevoir, il y a quelques mois, un héritage d'environ un million de francs, lui qui s'était déjà élevé, à

la Chambre, jusqu'à l'éloquence, contre le droit d'héritage, venait commettre un autre illogisme à Bruxelles. C'était l'anniversaire de la mort d'un ami. Dans son discours, il ne craignit pas d'opposer à ses convictions quelque chose de la foi traditionnelle, en évoquant la présence réelle de ceux qui survivent, après leur mort, dans leurs œuvres et dans nos souvenirs. Ce langage n'est-il pas en partie le nôtre ? Evidemment, on s'éloigne du matérialisme brutal des dernières décades, on se spiritualise un peu, on sent qu'au-dessous de l'évolution il y a un support.

Loin de moi l'intention de cacher tout le danger que recèle la doctrine de nos adversaires, surtout dans sa source; mais à ne considérer chez les socialistes que l'infidélité à leurs principes, la distance qui les sépare de nous est déjà sensiblement diminuée. Il s'agit pour nous, catholiques, d'utiliser ce rapprochement en nous souvenant que toute erreur a son "âme de vérité".

Antonin Lamarche, O.P.

Louvain, novembre 1930.

Première Séance de l'Académie canadienne St-Thomas

L'Académie canadienne St-Thomas d'Aquin peut être fière du succès de ses premières assises, tenues à Québec les 12 et 13 novembre.

Dans un pays où les groupements à fins spéculatives sont devenus suspects, l'idée même de cette fondation avait provoqué chez quelques-uns des interrogations nuancées de scepticisme. *Que prétendez-vous faire ?* Développer et encourager les études philosophiques, répondaient les nouveaux membres. *Comment ?* Par des travaux marquants qui, sans notre aide, ne seraient guère entrepris, ou n'obtiendraient pas la publicité requise.

L'entretien se prolongeant, les sceptiques finissaient par comprendre que l'objectif était des plus louables et qu'une académie de ce genre ne pouvait agir par d'autres moyens.

L'important est qu'un souffle vital anime ses séances. Déjà l'on peut dire qu'avec des ressources matérielles à peu près nulles, en tout cas inférieures à celles d'institutions comme la Société Royale, la nôtre fait preuve d'un élan dynamique et d'un souci d'adaptation qui témoignent en faveur de son opportunité.

Cette session inaugurale, préparée avec soin et méthode par le président, Mgr Louis-Adolphe Pâquet, et le secrétaire-adjoint, M. l'abbé Arthur Robert, a dû rallier les suffrages autour de l'académie naissante. Pour les membres eux-mêmes, — quelques-uns venus de l'Ouest et des Provinces maritimes, — faire antichambre cessait d'être une peine et donnait lieu à des présentations agréables suivies de fructueux échanges. Quant à l'assistance, aussi nombreuse et select qu'on pouvait l'espérer pour une telle convocation, elle sut manifester à point sa gratitude et sa sympathie.

L'assemblée d'ouverture fut particulièrement brillante. Aux côtés de S. G. Mgr Plante, Auxiliaire de Québec et représentant de S. E. le cardinal Rouleau, absent pour cause de convalescence, on remarquait: S. E. le Lieutenant-Gouverneur de la Province; LL. GG. NN. SS. Ross, évêque de Gaspé; Villeneuve, O. M. I., évêque de Gravelbourg; Courchesne, évêque de Rimouski; Hallé, vicaire apostolique de l'Ontario-Nord; Comtois, auxiliaire aux Trois-Rivières; Mgr Desranleau, représentant Mgr de Saint-Hyacinthe; Mgr Camirand, représentant Mgr de Nicolet; Mgr P. Filion, recteur de l'Université Laval; Mgr Melançon, V. G., curé de Campbellton; le T. R. Père M.-S. Gillet, maître-général des Dominicains;

le R. P. Marchand, O. M. I., recteur de l'Université d'Ottawa; le T. R. Père Langlais, provincial des Dominicains du Canada; Mgr Eug.-C. Laflamme, curé de la Basilique; Mgr Elias Roy, Supérieur du Collège de Lévis; Mgr W. Lebon, Supérieur du Collège de Ste-Anne; Mgr Camille Roy, Mgr F. Pelletier, Mgr C.-N. Gariépy et Mgr J.-N. Gignac, du Séminaire; Mgr J.-E. Feuiltault, curé de Ste Marie; M. le chanoine Bourgeois, de Nicolet; le T. R. Père F.-X. Bellavance, provincial des Jésuites; le T. R. Père Charron, provincial des Pères de Ste-Croix; M. le chanoine F. Charron, Supérieur du Séminaire de Rimouski; MM. les chanoines Victor Côté, de Matane; Avila Roch, de Pont-Viau; F. Blanchet, Charles Beaulieu, Victor Rochette, et Denis Garon, du diocèse de Québec; M. l'abbé Arthur Douville, supérieur de l'Ecole Apostolique; le R. P. Casimir, vice-provincial des Capucins; le R. P. Ferdinand, vice-provincial des Franciscains; le R. P. A. Cousineau, C. S. C., supérieur du Collège de St-Laurent; la plupart des membres de l'Académie Canadienne St-Thomas d'Aquin; un bon nombre de docteurs en théologie de l'Université Laval, et près d'une centaine de prêtres séculiers et réguliers. L'élément laïque était aussi largement représenté par des magistrats, des professeurs à l'Université et des professionnels de Québec et d'ailleurs.

Le discours d'introduction fut prononcé par Mgr L.-A. Pâquet, P.A., V.G., président de l'Académie. Il rappela dans un langage surveillé, plein d'élévation et d'à propos, le but de l'Académie : "rallier des forces et des tentatives, jusqu'ici éparses, dans un culte plus intense, dans un examen plus curieux, plus attentif et plus éclairé, des formes supérieures de la vérité, à la lumière des enseignements, toujours actuels, de l'Ange de l'Ecole."

S. G. Mgr Plante, président d'honneur, tira les conclusions de cette séance inaugurale. Au cours de son allocution, Sa Grandeur donna lecture d'une lettre de S. Em. le Cardinal Pacelli, Secrétaire d'Etat de Sa Sainteté, adressée à S. Em. le Cardinal Rouleau, et d'une autre de l'Eminentissime Cardinal Archevêque lui-même au président de l'Académie.

Ce dernier avait la tâche ingrate de présenter les conférenciers inscrits au programme des séances. Des vues doctrinales ou d'opportunité, liées aux compliments d'usage, venaient rehausser ce genre de discours qui n'est pas sans péril. Paroles de chef et de vétéran, sachant discerner partout, en particulier chez les jeunes, les contributions méritoires, et les promesses de l'avenir. Les présidents d'honneur : NN. SS. Plante et Ross et le Rme Père Gillet, O.P., ont également souligné l'élaboration profonde, la saine orthodoxie et la portée moderne et pratique des travaux soumis.

Ces travaux, le conseil de l'Académie les avait confiés à des écrivains de marque dont les riches antécédents offraient une garantie de réussite. Les textes mêmes du T. R. P. Forest, de M. Antonio Perreault, de M. l'abbé Ferland et de Mgr Villeneuve ont paru ou paraîtront dans nos principaux périodiques. Seule manière efficace de rendre justice aux auteurs, tout en donnant satisfaction à ceux qui lisent. En dépit de leur exactitude, les résumés de la presse n'y parviendraient pas. C'est en effet le propre de ces travaux d'académies, de congrès, de semaines sociales, d'offrir déjà une condensation et une synthèse sur un thème donné. Comment resserrer davantage ce comprimé doctrinal ? Leur autre caractéristique ou difficulté consiste à éliminer les aspects secondaires ou généralement connus, pour s'en tenir

aux points saillants, susceptibles d'application aux besoins de l'époque. Après ce choix déjà sévère, comment le chroniqueur oserait-il choisir à son tour ?

Nous invitons donc nos abonnés à lire attentivement ces magnifiques études qu'ils trouveront dans le *Canada français*, la *Revue Dominicaine* et la nouvelle *Revue de l'Université*, publiée par les RR. PP. Oblats.

M.-A. L.

Discours de présentation

Mgr L.-A. Pâquet, président de l'Académie canadienne St-Thomas d'Aquin, a présenté en ces termes le T. R. P. M.-Ceslas Forest, O.P., le 12 novembre soir, à la première séance d'inauguration de l'Académie :

“Vous aurez, mesdames et messieurs, le grand plaisir d'entendre le Très-Révérend Père Marie-Ceslas Forest, des Frères Prêcheurs, doyen de la Faculté de Philosophie de l'Université de Montréal, secrétaire de notre Académie St-Thomas d'Aquin.

“Sans être encore chargé d'années, le T. R. P. Forest tient une très large place dans le monde intellectuel canadien. C'est un des esprits les plus cultivés, les plus pénétrants, les plus avides de savoir, que le Canada possède. Il incarne, dans un degré éminent, les traditions d'intellectualité de son Ordre : de cet Ordre si justement célèbre dans l'histoire des œuvres doctrinales comme dans les fastes de l'éloquence sacrée, associé aux travaux les plus progressifs de l'apologétique, de la sociologie, de l'érudition médiévale, et gouverné de nos jours par un penseur et un orateur universellement acclamé.

“Maître de la science thomiste qu'il enseigne depuis plusieurs années d'une façon où s'affirme toute sa supé-

riorité, écrivain très bien informé qui manie la plume avec une rare aisance et à qui nous devons sur des sujets d'actualité, tels que le divorce, l'eugénique, la culture physique, des écrits de première valeur, parus dans la Revue Dominicaine, le Père Forest est, pour notre Académie et pour son Conseil, une force et une gloire.

“C'est ce que, messieurs, vous allez pouvoir constater vous-mêmes à l'instant, en écoutant ce docte religieux vous parler, avec le remarquable talent dont il est doué, de deux génies illustres entre tous, Saint Augustin et Saint Thomas d'Aquin, chez qui règne, malgré des dissemblances marquées, une parenté spirituelle de haute lignée.

“Vous ne désavouerez pas, j'en suis sûr, le choix du sujet. Il nous a paru qu'un parallèle entre les deux grands docteurs dont on va vous entretenir, n'était pas sans relation, ni sans harmonie profonde avec l'inauguration d'une société thomiste, en plein centenaire augustinien”.

Dans l'Ordre

Canada.—Le passage au Canada du Rme Père Gillet, maître général, devait laisser tant à l'intérieur de nos maisons, où il accomplissait un devoir important de sa charge, qu'à l'extérieur où il prodigua son zèle et sa parole, un souvenir profond.

Je crois synthétiser la pensée de tous, en affirmant que la personne et l'action, non moins que le talent du distingué Visiteur trouvaient leur expression dans le titre même des conférences données à Ottawa, Montréal, Québec et Saint-Hyacinthe. “Justice et charité” marquaient ses appréciations de la vie religieuse, telle que

pratiquée dans nos couvents et rayonnant sur nos paroisses, ses conseils ou ordonnances en vue des souhaitables progrès. "La civilisation latine" se reflétait dans cette parole si claire et si française, toujours maîtresse d'elle-même, où les conclusions réalistes se rattachent à une longue suite d'idées générales. "L'art religieux" se manifestait dans un style châtié, incisif et une diction parfaite avec des moyens vocaux pourtant limités. Les deux saintes de la patrie "Catherine de Sienne et Jeanne d'Arc" ont dû se complaire dans cette évocation de leur rôle où perçait discrètement le sentiment patriotique de l'orateur. Enfin le "Mouvement religieux de la jeunesse" ne pouvait trouver de psychologue mieux averti que celui qui se laisse dénommer avec une certaine complaisance le Général des jeunes.

Ailleurs, comme à Lewiston et Fall River, ce fut surtout dans des sermons édifiants ou des causeries pleines d'abandon que s'affirma l'intense vie intérieure du successeur de saint Dominique et du disciple de saint Thomas.

Passage béni, visite salutaire à tous égards, de nature à ranimer nos divers foyers d'études, d'observances et d'action apostolique, et à susciter dans tous les cœurs un *Deo Gratias* des plus émus et des plus reconnaissants.

— Le R. P. P.-M. Gaudrault, du Couvent d'Ottawa, est parti pour Rome (Collège Angélique) où il subira dans quelque temps un examen pour le grade de Bachelier en théologie.

— Le R. P. Chenu a donné, les 4, 5 et 6 décembre, à Montréal, sous les auspices de l'Institut scientifique franco-canadien, trois conférences sur "La vie universitaire au Moyen-Age". Le thème était ainsi réparti :

L'ardent désir de connaître — La vie d'un étudiant au XIIIe siècle — Un clergé universitaire. Il s'est fait entendre aussi, le 9 décembre, à la Radio, dans une causerie intitulée: "Les beaux fruits de la civilisation française", sans oublier sa survivance au Canada. Enfin le Cercle Universitaire tint à honneur de l'inviter, le 13, à un dîner-causerie où il traita de "La femme au Moyen-Age" avec une érudition alléguée de verve taquine.

Tour à tour Monseigneur Piette, MM. Edouard Montpetit, Ernest Décary et Hector Mackay surent dire à l'éminent professeur et conférencier les "beaux fruits" que Montréal attendait de sa visite.

Le R. P. Chenu avait donné aussi une causerie religieuse aux élèves du Grand Séminaire, le soir du 8 décembre. Notre dernière livraison signalait ses activités régulières à Ottawa. En novembre, l'Institut médiéval de Toronto, fondé et dirigé par M. Etienne Gilson, l'invitait à livrer deux cours d'histoire dans la capitale ontarienne. Autant de manifestations qui témoignent, chez notre hôte du Saulchoir, d'une rare aptitude au travail et d'une générosité de cœur qui ne sait pas s'y dérober.

— Dans notre livraison de décembre, page 671, avant-dernier paragraphe, une erreur typographique faisait dire au R. P. Drouin: "la foi étant gratuite et naturelle."

— Nous avons appris avec joie la fondation d'une revue trimestrielle dirigée par les RR. PP. Oblats, la *Revue de l'Université*. Ce nouvel organe servira de lien permanent entre l'Université d'Ottawa et ses dévoués anciens. Elle permettra de plus aux professeurs de répandre la saine doctrine au-delà des murs de l'université et du scolasticat, au-delà même des groupements intellectuels qui se sont formés récemment autour de ces insti-

tutions. Puisse notre public répondre à ce nouvel effort par un accueil des plus empressés.

— Le Rév. Dr. W. Harvey-Tellie, le R. P. M.-A. Larmarche, O.P., M. Gustave Lanctôt et M. S. Morgan Powell ont été les hôtes d'honneur à un banquet offert, le 13 décembre, par l'Association des Auteurs, aux membres gagnants du Prix David.

— Nous recommandons aux prières de nos abonnés: le T. R. P. Paul Duchaussoy, ancien prieur de Saint-Hyacinthe et de Lewiston, prédicateur très goûté en Amérique, décédé le 23 novembre à Charly (Aisne), à l'âge de 73 ans; et le Frère Dominique Gilbert, convers, décédé le 7 décembre à Québec, à l'âge de 65 ans, et inhumé le 9 à Saint-Hyacinthe.

Un service solennel a été chanté en l'église SS. Pierre et Paul de Lewiston, à la demande de l'Association St-Dominique, pour le repos de l'âme de son fondateur, le P. Duchaussoy.

Fra Domenico

L'esprit des livres

R. P. Edouard LAFORTUNE, S.J. — "Canadiens en Chine".
Croquis du Siu-tcheou fou. Mission des Jésuites du Canada. Montréal, L'Action paroissiale, 1930.

Une abondante littérature missionnaire sollicite actuellement l'attention. Parmi tant et de si touchantes relations qui nous viennent d'Asie, d'Afrique, et d'autres plages lointaines, "Canadiens en Chine" du Père Lafortune mérite plus qu'une mention honorable, tant pour le sujet traité que pour la manière capti-

vante de nous le présenter. N'y aurait-il que les photogravures — nouveau succès des ateliers du *Messenger* — l'œil et le cœur seraient déjà gagnés par cette agréable leçon de choses; mais il y mieux. "Canadiens en Chine" sorte de livre de famille religieuse, nous met cependant au courant des belles activités de nos missionnaires canadiens-français jésuites au pays des mandarins. Et rien ne languit dans ces récits, croyez-le bien.

Un brin d'histoire et de géographie, — mais un tout petit brin qui s'imposait pour la claire intelligence des pages qui doivent suivre, puis l'auteur qui sait son métier de conteur sait aussi que le commun des lecteurs aime le vécu. En parcourant les Actes des Apôtres, par exemple, ou les toujours émouvantes Relations des Jésuites, vous et moi, nous nous intéressons bien autrement aux faits et gestes de ces pionniers de l'Évangile qu'au tracé de leurs itinéraires que nous laissons volontiers aux étudiants des écoles bibliques.

"Canadiens en Chine" répond à cette exigence, bien légitime, nous semble-t-il. Aucune de ces longues et fastidieuses considérations qui vous énervent et vous font clamer à l'auteur : "Mais... puisque vous êtes ici pour nous parler de vos missions... de grâce, parlez-en"... Le Père Lafortune nous prend, dès le deuxième chapitre, avec lui, et nous conduit, tout de go, à Siu-tcheoufou, et l'on se sent de la maison, de la Mission, voulons-nous écrire. On connaît, — ou l'on reconnaît — ses collaborateurs, Pères et Frères; on est au courant des mœurs de gens qui n'ont de céleste hélas ! que le nom. Et alors si l'on se donne la peine de réfléchir on comprend un tout petit peu, ou du moins on essaie de deviner, l'obscur martyr de cette vie de tous les jours pour les missionnaires. Un religieux qui est bien au fait, nous adressait ces mots qui ouvrent de larges horizons de sacrifice : "Ce petit livre du Père Lafortune, — écrit sur des bouts de papier : un vrai bazar,¹ m'a intéressé et ému.

L'ouvrage, avec son ton optimiste, presque gai, ne laisse pas deviner tout ce qu'il y a de souffrances derrière ces rires pour le Frère Sauvé, sans doute parce que grand bâtisseur, le proverbe toujours est vrai :² "Qui bâtit pâtit" pour tout mission-

1.—Bazar dans le genre de la Relation du Père Lejeune ainsi paraphée : "J'ai tracé fort à la hâte cette Relation, tantost en un endroit, tantost en un autre; quelquefois sur les eaux; d'autre fois sur la terre; enfin je la conclus en la Résidence de Notre Dame des Anges, proche de Kébec, en la Nouvelle France, ce 28 d'August, 1636".

2.—"Débuts d'un bâtisseur". p. 93.

naire aussi. Pâtir et missionner vont de pair. Notre Seigneur prescrivait la patience à haute dose à ses apôtres. A lire "Canadiens en Chine" on reconnaît que le régime n'a pas varié; l'humeur non plus: c'est toujours l'ibant gaudentes... pro Nomine.. Jesu... pati". C'est le bel entrain qui faisait écrire³ à saint Jean de Brébœuf le fameux "Advertissement d'importance pour ceux qu'il plairait à Dieu d'appeler en la Nouvelle France, et principalement au pays des Hurons," et qui peut se traduire ainsi: Pâtir... pâtir... pâtir... voilà le lot du missionnaire... mais sa récompense, une ineffable joie qu'il résume en ces mots de l'Imitation: *Suaviter navigat quem gratia Dei portat*. C'est le même "humour" qui animait le Père Doyle, au milieu de ses terribles mortifications et l'autorisait à dire: "Une pointe d'esprit est un des grands facteurs de la sainteté".⁴

Ainsi parée, la vie missionnaire ne peut que plaire "aux mères canadiennes qui font généreusement le sacrifice de leurs enfants"⁵ et suscitera des vocations pour le Siu-tcheou et les autres missions des Jésuites du Canada: des ouvrages comme "Canadiens en Chine" sont de merveilleux recruteurs d'âmes missionnaires.

Père H. Couture, O.P.

R. P. Louis I. FANFANI, O.P. — "De Rosario B. M. Virginis". *Historia-Legislatio-Exercitia. Manuale practicum Directoribus Confraternitatum ipsisque SS. Rosarii sodalibus maxime utile et accommodatum*. Turin-Rome. Marii E. Marietti.

Les Directeurs de la Confrérie du T. S. Rosaire se réjouiront sûrement d'apprendre que le R. P. Fanfani vient de publier un bon Manuel de la Confrérie, clair et complet, bien qu'il ne compte guère plus de deux cents pages. Il faut savoir gré à l'auteur d'avoir, par cette édition latine, rendu accessible à tous les Directeurs de cette Confrérie, la lecture d'un livre qu'une première édition italienne ne réservait pratiquement qu'aux Directeurs de son pays. A l'avantage de trouver classifiées les modifications apportées en

3.—Relation de 1636, ch. III.

4.—"A sense of humour is one of the greatest aids to sanctity". Sa Vie, p. 6.

5.—L'auteur dans une pensée délicate leur a dédié son ouvrage.

cette matière par la publication du nouveau Code de Droit canonique et les décisions plus récentes des Congrégations Romaines, s'ajoute l'intérêt de maintes pages d'histoire qui mettent en meilleure lumière la nature et les avantages de la dévotion comme de la confrérie du Saint Rosaire.

Voici l'ordre dans lequel l'auteur a condensé la matière contenue dans les six chapitres de son Manuel : I. La nature du T. S. Rosaire. II. De la récitation du S. Rosaire. III. De la Confrérie du S.R. IV. Des dévotions annexes. V. Des indulgences. VI. Formulaire, pour l'érection de la Confrérie, la réception solennelle des confrères et la bénédiction des rosaires, des cierges, des roses, etc.

Peut-être convient-il de noter — conformément à la décision toute récente de la S. C. — qu'il faudra dire six Pater, six Ave, six Gloria, au lieu de cinq, qui sont indiqués comme suffisants pour le gain de certaines indulgences, p. 125, (c) et p. 162, (e).

Fr. L. B.

SABATTIS. — "The Lure of the City". Roman de 144 pages, deuxième édition ; Sackville, N.-B., 1930.

Sabattis est un pseudonyme qui s'identifie avec un modeste village de l'Etat du Maine dont le souvenir est resté particulièrement cher à l'auteur qui écrit sous ce nom d'emprunt. Souvenir ineffaçable pour lui, en effet, car ce lieu a été pendant plusieurs années le théâtre de ses travaux apostoliques dont le moindre n'est pas, certes, d'avoir élevé de ses propres mains un temple qui fait l'orgueil des catholiques encore peu nombreux du pittoresque village américain. L'apôtre-ouvrier y a aussi, par son zèle, tiré maintes âmes des ténèbres de l'erreur ou de l'irréligion pour les introduire dans la pure lumière de la foi catholique, Appelé depuis à exercer sur un autre théâtre, son activité apostolique l'auteur n'en continue pas moins à vivre par l'esprit et le cœur dans les lieux fécondés jadis par ses sueurs de bâtisseur d'église et son zèle de convertisseur d'âmes.

Les nombreux amis du R. P. Gill — car, c'est de lui qu'il s'agit — se réjouiront d'apprendre qu'après avoir manié jadis la scie et le rabot, en tout cas, sûrement, après avoir remué avec force enthousiasme chaux et ciment, manie cette fois la plume aux heures de répit que lui laisse un apostolat toujours très actif et fécond.

D'aucuns s'étonneront peut-être que l'auteur, natif pourtant de la province française de Québec, ait fait choix de l'anglais de préférence au français dans la composition de son livre. Il faut remarquer, toutefois, que le français n'est pas à proprement parler la langue maternelle de l'auteur qui, par ses origines, peut se réclamer de la fière Calédonie. En second lieu, l'on peut, l'on doit même supposer que pour s'être déterminé à ce choix, invraisemblable de prime abord, l'auteur avait ses raisons et de bonnes raisons, car les Ecossais passent, paraît-il, pour posséder à un degré particulièrement remarquable le sens pratique, selon ce que nous avons pu nous-mêmes en lire à diverses reprises où il était question de ces nationaux : *As matter-of-fact a man as Sandy always is...* En se servant de la langue anglaise, l'auteur semble s'être proposé d'atteindre par ce moyen un plus grand nombre de lecteurs, et parmi eux, tout spécialement, une certaine catégorie d'âmes sur lesquelles il a voulu exercer une très salutaire influence, comme nous le verrons plus loin.

"The Lure of the City" est ce que l'on peut appeler un roman à thèse. L'auteur s'y propose, en effet, comme but principal de montrer la supériorité des avantages dont jouit la vie à la campagne sur ceux que possède la vie à la ville, et surtout dans une grande ville. A ce propos, pour nous permettre une légère digression, il n'est pas sans intérêt de noter qu'en l'année où l'on commémorait le bimillénaire de Virgile l'auteur a tenté lui aussi de faire prévaloir chez ses compatriotes le goût de la vie rurale sur celui de la vie urbaine. Était-ce pure coïncidence ou un hommage discret qu'il a voulu rendre à la mémoire de l'illustre Mantouan en se faisant l'écho de ses chants immortels sur la douceur de la vie champêtre et le bonheur des agriculteurs ? Nous n'essayerons pas de le savoir. Quoi qu'il en soit, l'auteur par son plaidoyer en faveur de la vie rurale a, comme le grand poète latin, bien mérité de la patrie.

*
* *

L'intrigue du roman "The Lure of the City" en ses grandes lignes est celle-ci : Un cultivateur prospère de la Nouvelle-Ecosse, père de famille et excellent chrétien, a un fils qui ne se plaît guère à la campagne et qui n'a qu'un désir : aller vivre à la ville. Son père essaie mais vainement de le convaincre qu'il ne saurait jamais être aussi heureux qu'en restant au pays pour y cultiver la terre. Un mauvais génie dans la personne d'une

vieille demoiselle, citadine d'une grande ville et dont le jeune homme a fait la connaissance fortuitement, s'efforce de persuader ce dernier de mettre sans délai son projet à exécution. Elle n'a que du mépris, se plaît-elle à affirmer en toutes circonstances pour la campagne et les campagnards, mais son vrai dessein est de soustraire le jeune homme à sa famille en vue de l'épouser ultérieurement, c'est-à-dire, quand, grâce à elle, il aura, comme elle l'espère bien, acquis de la fortune. Le jeune homme se laisse influencer et quitte enfin le foyer paternel pour aller se fixer dans la vaste métropole américaine aux huit millions d'habitants. Grâce à l'intérêt que lui porte la vieille demoiselle en s'entre-mettant en sa faveur auprès de grands commerçants et en lui aidant même de ses deniers, le jeune homme obtient des emplois lucratifs qui le rendent très satisfait de son sort et le confirment dans la justesse, selon lui, du choix qu'il a fait en laissant la campagne pour venir demeurer à la ville. — Entre temps, sa protectrice vit toujours dans l'espérance, sinon dans l'assurance, qu'il la prendra tôt ou tard pour femme. Le jeune homme se décide enfin à se marier, ce n'est pas, toutefois, avec celle qui avait escompté cette bonne fortune mais avec une jeune compatriote que ses parents à lui avaient jadis connue au pays natal quand elle était toute jeune enfant et qui habitait maintenant comme lui la grande métropole américaine.

Irritée au suprême du tour que prenaient les événements, la vieille demoiselle dègue jure de se venger de son ancien protégé et met sans retard tout en œuvre pour lui nuire et pour le perdre. Elle y réussit. Le jeune étranger, nouvellement marié, perd bientôt sa position et malgré toutes les tentatives qu'il fait par la suite pour trouver de l'emploi il n'y parvient pas et de nombreux débâcles s'ajoutent encore à son insuccès. Pendant une longue période il vit ainsi malheureux, car, à part sa femme il a deux jeunes enfants à faire vivre et son cœur se fend de douleur à la pensée que ces êtres tendrement aimés sont exposés à périr par manque de nourriture et des autres nécessités indispensables. Réduit au désespoir il se met à fréquenter un jour le cabaret dans l'espoir d'y noyer dans le vin son noir chagrin. Mais, par bonheur, il trouve dans son épouse, excellente chrétienne, un soutien et une consolatrice dans son malheur, et c'est grâce à ses exhortations et aux nobles exemples qu'elle lui donne qu'il se ressaisit en ne se laissant pas aller aux pires excès. Sans travail, sans ressources et sans perspective d'une amélioration prochaine de son sort, il tombe, et avec lui sa famille, dans la plus extrême misère. Leur

triste situation parvient à la connaissance du curé de l'endroit qui se hâte de faire appel en leur faveur à la Société de Saint-Vincent de Paul. Les secours opportuns qu'ils reçoivent de celle-ci les tirent enfin des affres d'une agonie pire que la mort.

C'est dans ces douloureuses circonstances que le jeune père de famille se souvient des paroles de son propre père, en comprend tout le bien-fondé et la haute sagesse : "Mon fils, vous ne sauriez être jamais aussi heureux qu'en restant au pays pour y cultiver la terre." Il se résout enfin à retourner au pays natal afin d'y retrouver avec des moyens de subsistance plus assurés les joies sereines d'une existence libre, écoulée toute entière au foyer et au grand air parmi les charmes qu'offre la vie des champs. Grâce à l'assistance d'un charitable prêtre néo-écossais en visite à New-York, il est pourvu du nécessaire pour effectuer, lui et sa famille, le long voyage qui les conduira jusqu'au Cap-Breton, sa patrie. Après quelques jours il est reçu à bras ouverts par son père et tous les siens et dès son arrivée, grâce à un secours inattendu sous forme d'un magnifique don que lui fait un parent qu'il a jadis lui-même secouru aux jours de son infortune, il devient le propriétaire d'une confortable demeure où il trouvera désormais le bonheur au milieu des siens en se livrant à la culture de la terre.

*

* *

Sachant que son livre — dont l'un des buts secondaires est de faire valoir les beautés naturelles de la Nouvelle-Ecosse — aurait toute chance de tomber entre les mains de nombreux touristes venus en grande partie d'au delà du quarante-cinquième et dont un trop grand nombre pourraient bien ignorer à peu près tout en matière de religion, l'auteur a voulu que son livre fût pour eux une occasion d'apprendre quelques grandes vérités d'ordre surnaturel et moral telles que l'existence de Dieu et de sa Providence, l'obligation pour l'homme de connaître son Créateur, de le servir et de l'aimer en observant fidèlement sa loi afin de réaliser ainsi le but véritable de son existence en ce monde. Grâce à ces passages que l'auteur amène fort à propos, ses lecteurs non-croyants pourront se rendre compte de la nécessité comme du bienfait des convictions religieuses et des avantages qui résultent pour l'homme de la poursuite d'un idéal de bonheur qui ne se borne pas au simple confort matériel ou à la durée de la vie présente. C'est là une heureuse inspiration qu'a eue l'auteur et

faire œuvre vraiment apostolique, car, si le roman par son charme est de nature à rester longtemps gravé dans la mémoire de ces lecteurs dénués de connaissances religieuses mais souvent par ailleurs très cultivés et respectueux du sentiment religieux, il est à croire que les graves enseignements rencontrés çà et là au cours de la lecture du livre soient de nature à se graver encore plus profondément en eux et à produire à l'heure marquée par la divine Providence les plus heureux effets.

"The Lure of the City" est rédigé dans un style simple et populaire et à ce titre il est de nature à plaire à la généralité des lecteurs qui, comme l'on sait, lisent non pas tant pour admirer la science ou les qualités littéraires d'un auteur que pour savourer quelque récit intéressant abondant en aventures ou en péripéties propres à les impressionner vivement et à leur procurer par surcroît un agréable passe-temps.

A.-M. Richer, O.P.

Tancrède ROTHÉ — "De l'existence de la propriété—*Idées personnelles et opinions diverses.*" In-octavo, 213 pages, en vente à la Librairie du Recueil Sirey, 22 rue Soufflot, Paris, 1930.

Sujet complexe à traiter, le régime de la propriété privée a été contesté depuis toujours, et l'est peut-être encore davantage de nos jours. La famille et la propriété sont les deux piliers de l'ordre existant; la dernière a infiniment subi plus d'attaques, et nul n'ignore que les formes du socialisme sont quasi innombrables.

Par contre, ainsi que le remarque Monsieur Rothe dès ses premières pages, ils ne sont pas légion les communistes intégraux qui prêchent la mise en commun générale, des biens de consommation et des biens de production. De fait, l'immense majorité des ouvriers qui se proclament collectivistes, entendent garder pour eux seuls leurs effets mobiliers, et même leur maison et leur jardin, si des épargnes leur ont permis de les acheter. Ils sont donc convaincus d'avoir un droit absolu aux fruits de leur travail.

Mais la propriété n'a pas que cette unique justification, et l'auteur lui consacre un véritable culte. Il est intéressant de "*suivre son argumentation jusqu'au sommet... jusqu'à Dieu*", vu qu'elle arrive fort à propos, au moment où la vague montante de l'étatisme matérialiste et de l'athéisme pratique bouleverse le monde, menaçant la paix et la civilisation.

Certes, d'aucuns penseront que Monsieur Rothe est un tant soit peu outrancier, notamment lorsqu'il condamne l'abolition de la contrainte par corps, de l'emprisonnement pour dettes comme portant atteinte à l'inviolabilité dont doit jouir le droit de propriété. Pourtant le pouvoir législatif avait d'excellentes raisons pour agir de la sorte; il ne nous est pas loisible de les discuter ici. Tout au plus qu'il nous soit permis de souhaiter que l'on ait laissé plus de force coercitive à l'arbitraire du juge pour contraindre le débiteur qui se serait rendu malicieusement insolvable. Néanmoins ce reproche porté contre la loi prouve déjà combien Monsieur Rothe a à cœur de conserver intact et solide ce roc qui résiste sans cesse à tant d'assauts, et on ne saurait s'empêcher de l'admirer dans son désir de voir considérer le propriétaire comme un petit monarque, libre de toutes entraves, capable de disposer à son gré de la chose qui fait l'objet de son droit, limité seulement, dans l'exercice de ses fonctions, par le devoir de charité ainsi que par les vraies et justes exigences du bien public.

Alors n'est-il pas dans l'intérêt de ce bien public de socialiser les instruments de production, les engins, les machines, les manufactures, etc., pour les mettre sous l'administration de l'État au profit de la collectivité des travailleurs? Non, parce que cette tentative serait non pas simplement vaine, mais périlleuse, totalement funeste et contraire à l'amélioration du sort des ouvriers que l'on prétendrait favoriser par ce procédé.

Bien plus, si l'auteur admet la nécessité parfois des propriétés collectives privées, il nous montre, d'une manière très claire, l'éminente supériorité du domaine individuel, purement privé, qui a l'incomparable avantage de n'être soumis qu'à une maîtrise indivisée, non partagée, et par suite de n'être point exposé aux divergences d'opinions entre les co-détenteurs, si fécondes en discussions nuisibles, aux lenteurs ruineuses qui sensuivent, inconvénients auxquels sont invariablement sujettes les propriétés communes, communes pour la négligence plutôt que pour la bonne administration.

A cet endroit, notre sociologue est particulièrement original. S'il reconnaît l'utilité des compagnies à fonds social, il enseigne que l'on devrait écarter de leur incorporation l'ingérence de l'autorité souveraine. Voilà une opinion personnelle, dira-t-on, qui court peu de chance de succès immédiat. Mais le succès le plus rapide est-il le plus sûr? est-il la garantie la meilleure de l'opportunité et de la perfection d'une doctrine?

Chercherions-nous encore plus d'originalité, nous en trouverions davantage dans les dernières pages de ce volume. Nous

sommes persuadés que l'Etat ne peut rien mieux faire que de posséder en propre les édifices du parlement, d'autres constructions destinées à la gestion des affaires publiques, afin qu'il se sente bien chez lui, et nous comprenons de même qu'il achète d'autres immeubles pour servir aux musées, aux bibliothèques, etc. Pas du tout, notre philosophe n'accorde pas cette confiance à la gérance officielle qu'il sait sujette à caution, et à coulage. Il propose que ces propriétés soient remises, moyennant un prix, entre les mains des particuliers, et que le gouvernement loue les locaux dont il a besoin pour les réunions des représentants du peuple. Ce sera un système plus économique, parce que l'Etat n'est pas propre à être propriétaire, n'est pas apte à administrer en bon père de famille. Est-ce trop exigé ? Nous ne croyons pas, quoique, encore une fois, nous craignons que cette suggestion ne soit pas tôt suivie. Exagération si l'on veut, cette exagération est encore moins redoutable que l'empiètement sans cesse croissant de la puissance publique dans le domaine des affaires privées, qui devraient demeurer privées.

Nous l'avouons, notre appréciation est par trop brève : nous ne pouvons souligner en passant que très peu des caractères distinctifs de cette œuvre. Nous observons cependant que l'auteur nous paraît faire abus de l'inversion et de la répétition, et son style y gagnerait, semble-t-il, avec plus de concision et de synthèse. Hâtons-nous d'ajouter que, s'il revient sur sa pensée, c'est évidemment par souci de clarté et dans le but de ne point laisser place à l'objection. La franchise et l'érudition ne sont point des moindres qualités : son livre, qui n'en fait pas défaut, a l'insigne mérite d'ouvrir des aperçus nouveaux sur une très vieille question. Il sème de jeunes idées pour entretenir un champ impossible à remplacer. Il est réconfortant à lire, précisément à notre époque où la politique tend à envahir, sans beaucoup de protestation, tous les mouvements individuels et sociaux.

Me Damien Jasmin, Ph.D., LL.D.,

Professeur de droit naturel réel.

Marguerite ARON — "Un animateur de la jeunesse au XIII^e siècle". *Vie, voyages du Bx Jourdain de Saxe*. Introduction par le R. P. MANDONNET, O.P. (Collection *Temps et Visages*). Paris, Desclée De Brouwer [1930]; in-12, 396 pp.; 20 fr.

Temps et Visages : on ne pouvait mieux inaugurer cette collection, au titre symbolique, que par un volume où le *visage* du héros

prend vie et sens précisément par l'évocation de son *temps*. Jourdain de Saxe, fameux maître-ès-arts, général des Frères Prêcheurs de 1222 à 1237 (qu'il faut en outre très probablement identifier avec le fameux mathématicien Jordanus Nemararius), joua certes un rôle notable dans l'histoire des écoles et dans la constitution de l'Ordre des Prêcheurs; mais il ne mériterait sans doute point un gros volume, si, par lui en en lui, n'était évoquée toute la vie intellectuelle et religieuse du XIII^e siècle, dans l'effervescence extraordinaire de la Jeune Université de Paris et dans l'expansion soudaine des Ordres mendiants.

Loin d'être rapetissé par cette présence individuelle, le tableau de ce temps — dont nous imaginons à peine l'intense vitalité économique, artistique, philosophique, religieuse — s'anime, comme s'anime un paysage où une discrète présence humaine semble spiritualiser une nature opulente.

Notre homme représente d'ailleurs à merveille l'esprit du XIII^e siècle, où la curiosité scientifique s'unit à la ferveur religieuse en une admirable et allègre synthèse. Prédicateur irrésistible des foules universitaires qui l'ont nommé "la sirène des écoles", Maître Jourdain fut en outre un voyageur infatigable; en le suivant dans ses itinéraires, c'est la vie si multiple et presque turbulente de cet âge qu'on évoque autour de lui, de Paris à Bologne, de Rome à Oxford, de Naples en Terre Sainte.

Ajoutez qu'il fut une âme extrêmement sensible, toute tendre, dont, par un rare bonheur, nous pouvons suivre les émotions, car sa correspondance spirituelle avec Diane d'Andalo nous est parvenue, — première collection de lettres de direction adressée à une femme, dans l'Europe chrétienne.

En tout cela, Mademoiselle Aron utilise à merveille les données de l'érudition, les enchâssant avec une habile souplesse psychologique, et une sûreté historique dont le P. Mandonnet se porte garant, dans l'histoire générale du XIII^e siècle, et particulièrement dans l'histoire de l'Université de Paris. Ainsi ce livre, qu'on pourrait croire austère, devient-il séduisant et débordant de vie, tout comme le héros qu'il nous présente.

C'est une parfaite réussite, à laquelle une claire présentation typographique ajoute encore un appréciable attrait.

M.-D. Chenu, O.P.

Serge BARRAULT — "Le grand Portail des Morts" —
Editions "Spes", 17, rue Soufflot, Paris, Ve.

M. Barrault a mis au monde de la poésie un poème de mort qui mérite d'être lu. Seulement il faudra le lire au bon moment

comme la plupart des poèmes... On le lira par exemple au retour d'un service funèbre, quand on a eu conscience qu'il s'est brisé quelque chose en nous, une corde qui vibrait et dont on guette les dernières mélodies... on le lira seul, plutôt le soir d'un jour sombre, d'un jour sans soleil ni espoir...

Le poète a tenté le réalisme de la mort... La note n'est pas neuve si l'on veut, mais le timbre de ses voix résonne des harmoniques inaccoutumées... C'est, d'un bout à l'autre, la danse macabre et sarcastique de visions qui se promènent autour d'une couche d'agonisant... L'impression est à peu près semblable à celle de l'audition de la célèbre pièce de Camille Saint-Saens, moins la fatalité sombre et farouche.

Le poème de Serge Barrault est rempli de pensées religieuses, d'espoir et de foi... Des Carmélites, un prêtre, des hymnes liturgiques merveilleusement traduites, chantent l'immortalité chrétienne... Et pourtant, on ne peut pas ne pas être triste en fermant ce livre... Cette agonie prolongée, cette extinction progressive et lente des forces, ce réalisme vécu de l'envahissement des ténèbres, cela à la longue, est presque aussi déprimant que d'assister à une agonie... Et ces femmes en pleurs, ces parents inconsolables, ces croquemorts qui font leur métier avec une indifférence... Et l'enfant de chœur qui interroge froidement : "Monsieur le sacristain, où sont les allumettes!!... Pendant des pages et des pages, toujours ces mâchoires de squelettes qui découvrent des dents sarcastiques, s'amuse de nous, pauvres vivants qui nous débattons avec la mort!!

Monsieur Barrault a écrit, non pas "le portique de l'espérance" mais "Le grand Portail des Morts"... Il a fait ce qu'il a voulu... Et, si nous aurions aimé plus de soleil, plus de joie, d'autres ne se laisseront pas d'un nouveau poème triste... Il est sûr que Monsieur Barrault, qui possède de rares dons poétiques, trouvera tous les lecteurs qu'il désire... et qu'il mérite.

Il resterait beaucoup à dire sur la facture du vers, j'entends, par ce terme prosaïque, la partie plutôt "métier" d'un poème; notons simplement la fidélité au rythme, la diversité des cadences malgré les licences hasardeuses et quasi habituelles que s'accorde l'artiste.

Mais l'important, c'est que M. Barrault est un poète, et nous serions coupables de ne point parcourir son œuvre... peut-être son chef-d'œuvre.

Thomas-M. Lamarche, O.P.

Henry de PULLY, S.J. — "L'éducation de la femme." Un volume in-8 couronne. Aubanel Fils Aîné, éditeur, 15, Place des Etudes, Avignon.

Une étude de valeur sur une grave question, donnée par quelqu'un qui connaît bien le cœur des jeunes.

Une première partie indique ce qu'était l'éducation de la femme depuis l'antiquité païenne jusqu'à nos jours, une seconde nous montre ce qu'elle est aujourd'hui, enfin une troisième met au point et précise ce qu'elle devrait être.

Le Père de Pully ne se paie pas de mot : ses critiques sont nettes, le mal est clairement indiqué, là où même certains ne le voient pas. Et parce qu'il fréquente les jeunes, l'auteur sait beaucoup et il peut dire également : là est le remède.

Toute famille, tout éducateur soucieux de l'âme des jeunes filles, devrait posséder ce livre plein de conseils sur l'éducation féminine, dont le but suprême est de faire de la jeune fille, cette femme forte dont parle l'Évangile, véritable reine des foyers féconds, unis, laborieux et par extension reine de la Cité.

MILLOT — "La Très Sainte Vierge et le Purgatoire"
Entretiens et histoires pour le mois de novembre.
In-12. P. Téqui, libraire-éditeur, 82, rue Bonaparte, Paris (VIe). Montréal : Librairie Granger Frères.

Continuant le cours de ses études sur la Très Sainte Vierge, Monsieur le Chanoine Millot nous donne dans ce volume des pages très doctrinales et très consolantes sur la médiation de Marie en faveur des chères Ames souffrantes du Purgatoire. Des traits nombreux accompagnent chaque entretien. Cet ouvrage est bien fait pour ranimer la dévotion envers Marie dont la royauté s'exerce non seulement au ciel et sur la terre, mais aussi dans ce royaume de la souffrance et de l'amour qu'est le Purgatoire.

UN GUIDE INDISPENSABLE
“SUR LES ROUTES DE QUEBEC”

Ce merveilleux auxiliaire du tourisme forme un volume de 874 pages. Il contient une description générale de la province; une description détaillée de chacune des grandes routes, chaque description formant un chapitre; une carte générale des routes de la province; 76 cartes de sections de routes; 33 cartes indiquant l'entrée et la sortie des principales villes; des renseignements généraux sur les règlements de la circulation, sur les douanes, sur la chasse, la pêche, etc., et il est complété par 325 reproductions photographiques des principaux endroits de la province.

Ce guide est indispensable à ceux qui désirent se renseigner sur les endroits qu'ils visitent, ou avoir à la main, lorsqu'ils sont revenus de leur voyage, un livre qui leur rappellera des souvenirs et qui leur fera revivre pour ainsi dire les jours agréables passés sur les routes de Québec.

Le guide “SUR LES ROUTES DE QUEBEC” est en vente au ministère de la voirie, à Québec, ou à sa succursale de Montréal, 96 rue St-Jacques Est, ainsi que dans les principales librairies.

PRIX : \$2.00

Franc de port si on l'achète du département.

LISEZ “LA SURVIVANCE”

*L'organe officiel de l'Association Canadienne-française
de l'Alberta.*

Cet hebdomadaire canadien-français est le plus éloigné de la province-mère. Si vous voulez être renseigné sur l'oeuvre de survivance nationale et religieuse à laquelle s'emploient les Franco-albertains, abonnez-vous à leur porte-parole.

RODOLPHE LAPLANTE, directeur

Prix de l'abonnement: \$2.00 par année

LA SURVIVANCE, 9664, avenue Jasper, Edmonton, Alta.

Tél. WALnut 1651

Rosebud Shop

Fleurs coupées et en pots

Bouquets de noces

Tributs mortuaires

5462, ouest, rue Sherbrooke

Notre-Dame de Grâce

Dominion Blank Book Co.

LIMITED

ST-JEAN, Qué.



Manufacturiers de livres à feuilles mobiles,
Livres de Comptabilité reliés,



ENVELOPPES



Notre catalogue vous sera envoyé sur demande.

Téléphonez ou écrivez à

L'ECOLE COMMERCIALE PRATIQUE COTE

1, rue Saint-Denis
Saint-Hyacinthe
Tél. 654

ou à

120A, rue Notre-Dame
Trois-Rivières
Tél. 925

pour avoir tous les renseignements concernant notre
COURS COMMERCIAL bilingue — rapide — pratique.

DONAT COTE, Directeur.

[ASGRAIN & HARBONNEAU
Limitée

Pharmaciens en Gros

Fabricants Chimistes — Instruments de Chirurgie
Instruments pour Dentistes.

28-30 rue St-Paul Est

MONTREAL

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

TISANES PARFAITES DU Dr LERICHE

Ces tisanes sont au nombre de VINGT, toutes différentes, comme composition et comme effets. Chaque Tisane parfaite porte un numéro de 1 à 20. Une brochure sera envoyée sur demande aux adresses suivantes:

Distributeurs:

St-Hyacinthe, Laboratoire LERICHE, 127 Cascades.

Richer & Fils, 124 King Ouest, Sherbrooke.

QUEBEC: Pharmacie Barry, 122 St-Joseph.

MONTREAL: A. L. Boucher, 4459 Des Erables.

DRUMMONDVILLE: L. G. Cadieux, rue Hériot.

\$1.25 la boîte, ou \$6.00 pour 6 boîtes, franco.

BOURSE

**pour l'entretien à perpétuité d'un missionnaire dominicain au Japon
(\$10,000)**

Le revenu annuel de la Bourse est destiné à l'entretien à perpétuité d'un missionnaire dominicain canadien qui se dévoue à l'évangélisation de l'empire japonais.

En la fondant on devient

MISSIONNAIRE A PERPETUITE

Un Bienfaiteur peut être seul *fondateur* en versant la somme entière.

Plusieurs bienfaiteurs peuvent, en s'associant, contribuer par leur offrande à cette fondation.

Tout Bienfaiteur peut aussi au besoin se réserver une rente viagère sur la somme versée, pourvu qu'elle soit d'au moins \$100.00.

La Bourse pourra porter le nom de son Fondateur ou tout autre nom à son choix: Bourse de Saint-Dominique, Bourse de Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus, ou encore Bourse X, etc. . .

"Nous voudrions voir la générosité des catholiques s'intéresser particulièrement aux œuvres dont le but est de venir en aide aux Missions." (Benoît XV).

Les fondateurs de cette bourse devront s'adresser à

L'OEUVRE DES MISSIONS

Couvent des Dominicains

5375, avenue Notre-Dame de Grâce

Montréal

soit pour en connaître les avantages, soit pour l'envoi des souscriptions.



Facteurs d'Orgues

ST-HYACINTHE, P.Q

Etablie en 1879

Au delà de 1200 INSTRUMENTS ont été construits par cette maison
pour le CANADA, les ETATS-UNIS, les ANTILLES
et l'AMERIQUE DU SUD.

ARTHUR LEDOUX

OPTICIEN - BIJOUTIER

ST-HYACINTHE, P. Q.

Yeux examinés et Verres ajustés

— AVEC SOIN —

O'Reilly & Bélanger, Ltée

CHARBON et COKE

Toutes sortes

GROS et DETAIL

HUILE COMBUSTIBLE

Qualité garantie

Bureau, 53 rue Queen

Téléphones: Queen 860 et 861

O T T A W A

LA MAISON

Dupuis Frères

LIMITÉE

sert avec satisfaction la population de Montréal et de
toute la province.

MAGASINS
865, Ste-Catherine Est
Plateau 5151

COMPTOIR POSTAL
5514, rue St-Dominique
CRescent 3131

Tracez-vous un programme

L'épargne et le placement méthodiques vous assurent l'indépendance. Mettez de côté régulièrement l'argent dont vous n'avez pas besoin tout de suite. Prenez des habitudes d'économie. Ouvrez un compte d'épargne à la

Banque Canadienne Nationale

Actif, plus de \$155,000,000

SUCCURSALE à ST-HYACINTHE

E.-O. DESJARDINS, gérant

Capital Trust Corporation

Limitée

10 Metcalfe, Ottawa, Canada.

Capital Autorisé: \$2,000,000.00

Intérêt payé sur dépôts: 4% et 5%

Spécialité: Prêts aux Institutions Religieuses

CONSULTEZ-NOUS LORSQUE VOUS DESIREZ EMPRUNTER

Imprimé par



ADJ. MENARD, 987, boulevard Saint-Laurent

Tél. Lancaster 1907

MONTREAL